

371896

~~X~~
JEAN RICHEPIN

LE
CHIEN DE GARDE

DRAME EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS
AU THÉÂTRE DES MENUS-PLAISIRS, EN JUIN 1889
ET REPRIS AU THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON
LE 2 JUIN 1898

B. 1864

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENNELLE, 11
—
1898

PERSONNAGES	1889	1898
FRANÇOIS FÉROU . . .	MM. TAILLADE.	DECORI.
GÉNÉRAL RENAUD, COMTE D'OLMUTZ. . .	ROSAMBEAU.	RAVET.
PAUL RENAUD	CLAUDE BERTON.	DORIVAL.
CHOUPILLE	PETIT.	GARBAGNI.
RONDINOT	LACROIX.	SIBLOT.
GRIBARD		CAILLARD.
LUCIEN VERDET		MONTEUX.
PREMIER CONSCRIT		LEMARCHAND.
DEUXIÈME CONSCRIT		CHEVILLOT.
FIRMIN		TALDY.
CAPITAINE PONS		VALMONT.
CAPITAINE DAVAUX		BEAUVAIS.
LE MÉDECIN-MAJOR		BEAUVAIS II.
LE PETIT PAUL	le petit	MARCEL.
JACQUELINE FEROU	MARTHOLD.	GRUMBACH.
JULIA	M ^{mes} O. DE FEHL.	LAPARCEBIE.
CONSTANCE	GÉRARD.	BERYL.
MÉLANIE		FROMENT.

*La scène se passe, au premier acte, en octobre 1813,
et aux quatre derniers actes en 1821.*

Tous droits de représentation, de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris le Danemark, les Pays-Bas, la Suède et la Norvège.

Pour la représentation, s'adresser à M. Roger, agent de la Société des Auteurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas.

Pour la traduction et la reproduction, s'adresser à M. E. Fasquelle, éditeur.

Pour la mise en scène et la plantation des décors, s'adresser à la régie de l'Odéon.

LE CHIEN DE GARDE

ACTE PREMIER

Les bois de Hanau (Hesse), fin octobre 1813. La scène représente une petite clairière, où débouche un chemin creux. Sapins, buissons, rochers. Au fond, à gauche, un talus, d'où l'on aperçoit le panorama de la forêt à l'horizon, ensanglanté par les dernières lueurs du soleil couchant. Au fond, à droite, l'entrée du chemin creux, et plus à droite encore, sous un arbre, une petite voiture de vivandière, bagnole aux brancards vides, étayée par sa chambrière et couverte d'une bâche en toile. À droite, au premier plan, des havre-sacs adossés les uns aux autres et des fusils en faisceaux. À gauche, au premier plan, un feu de branchages.

SCÈNE PREMIÈRE

SIX CONSCRITS

(Au lever du rideau, les six conscrits, hâves, déguenillés, sont assis autour du feu, sur des pierres et des branchages, et causent en se chauffant les mains.)

PREMIER CONSCRIT

Bon Dieu, tout de même, quelle guerre! Ah! pour une guerre, je crois que c'est une guerre.

DEUXIÈME CONSCRIT

Moi, je ne trouve pas. Qu'on se cogne, qu'on se démolisse, à la bonne heure. j'appelle ça une guerre. Autour de Leipzig, la semaine dernière, parlez-moi de ça ! Mais qu'on se défile à travers bois, dans la boue jusqu'aux genoux, sous la pluie, poursuivis par les Cosaques, comme nous faisons depuis dix jours, ce n'est plus de la guerre. Ça n'a pas de nom.

PREMIER CONSCRIT

Faut bien, puisqu'on bat en retraite. Quoique ce ne soit pas l'avis du sergent, qu'on batte en retraite. Il prétend qu'on fait des manœuvres, qu'on n'a pas été vaincu à Leipzig.

DEUXIÈME CONSCRIT

Oh ! le sergent, parbleu ! Rien ne lui fera dire que l'empereur s'est trompé. N'empêche qu'à Leipzig il n'avait pas bien pris ses mesures, l'empereur, tout malin qu'il est, ou bien alors, c'est qu'on l'a trahi.

PREMIER CONSCRIT

Oui, des généraux, qu'on dit.

DEUXIÈME CONSCRIT

Sans doute, des généraux. Des flandrins qu'il a égorgés d'honneur et d'argent, et qui ont leur sac fait à c't'heure, et qui n'en veulent plus. Oui, des généraux, entends-tu, des généraux, il y en a qui trahissent.

SCÈNE II

LES MÊMES, JACQUELINE

JACQUELINE, *se levant à moitié d'un tas de feuilles mortes où elle dormait, couchée sous la voiture.*

Ce n'est toujours pas pour le nôtre que tu dis ça, hein, blanc-bec?

DEUXIÈME CONSCRIT, *haussant les épaules.*

Peuh! savoir!

JACQUELINE, *se levant tout à fait et venant à lui.*

Comment! savoir! Veux-tu te taire, mauvais pousse-caillou. Ah! par exemple, on voit bien que mon homme n'est pas ici. Il te rabatterait un peu le caquet, mon garçon. Il ne plaisante pas, tu sais, le père François Férou, avec ceux qui parlent mal du général Renaud, comte d'Olmütz.

DEUXIÈME CONSCRIT

Ne vous fâchez pas, la mère. Ce que j'en dis, c'est pour dire, histoire de vous réveiller, parce que vous dormiez ferme. Vous avez ronflé tout à l'heure! On se serait cru encore à Leipzig.

LES CONSCRITS, *riant.*

Ah! ah!

JACQUELINE

Il vaut mieux ronfler que de dire des bêtises, mon ami. Quand tu auras quinze ans de campagne comme Jacqueline Férou, la vivandière du huitième léger, tu sauras qu'en route il est bon de dormir partout et

chaque fois qu'on le peut. On n'est jamais sûr de le faire la nuit d'après, et c'est toujours ça de gagné.

DEUXIÈME CONSCRIT

Vous avez peut-être raison, la mère.

JACQUELINE

N'y a pas de peut-être! J'ai raison absolument. Peut-être! peut-être!... Ah ça! tu discutes tout; donc, toi? Tu es plus savant que père et mère. Tout à l'heure, tu chicanais l'empereur. Maintenant, tu me chicanes, moi. Tu ne respectes rien, alors? Je vous demande un peu de quoi ça se mêle! Ce qu'il faut entendre au jour d'aujourd'hui! Où allons-nous?

DEUXIÈME CONSCRIT

C'est ce que je pense aussi. Où allons-nous?

PREMIER CONSCRIT

En effet, du moment qu'on est trahi.

JACQUELINE

Mais qui diable est-ce qui vous trahit, faillis soldats? Est-ce que c'est mon homme, par hasard, qui vous trahit? Lui qui est allé aux vivres pour vous et qui se gratifie encore de deux lieues dans les guêtres, pendant que vous vous chauffez les pattes comme des rentiers! Est-ce que c'est notre général qui vous trahit? C'est lui qui nous a casés ici, tantôt, en personne, loin des avant-postes où il est retourné. Écoutez un peu. (*Elle remonte.*) On s'y parle à coups de fusil aux avant-postes. (*Bruit de fusillade très lointain.*) Vous ne vous en doutez pas, vous autres, à cause des bois qui étouffent le bruit. Mais moi, d'ici, je sens la poudre. L'habitude, vous comprenez! Eh bien! tandis

qu'on se tue là-bas, vous êtes là tranquilles dans un bon coin que le général vous a choisi tout exprès, qu'on y est comme chez soi. Du bois pour allumer le feu, des feuilles mortes pour se coucher, des arbres pour s'abriter de la pluie! Un salon de princesse, quoi!

DEUXIÈME CONSCRIT

Il n'a pas choisi l'endroit pour nous, allez. C'est pour le petit.

JACQUELINE, *allant soulever la bâche.*

Pauvre chérubin! En voilà un qui est plus sage que vous et qui prend un fameux acompte sur la nuit prochaine! Il dort, que c'est une bénédiction. (*Revenant.*) Dame, ça n'a pas douze ans.

PREMIER CONSCRIT

Dites donc, la mère, ce n'est pas pour mal parler du général Renaud; mais quelle drôle d'idée il a tout de même d'emmener son gamin avec lui partout!

DEUXIÈME CONSCRIT

Oui, pourquoi? Il serait si simple de le laisser en France, dans un lycée!

JACQUELINE

Le général Renaud veut que le petit soit élevé militairement, c'est son affaire. Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle à ce que le fils d'un soldat soit enfant de troupe. Est-ce que tu crois que le huitième léger ne vaut pas tous les lycées du monde?

DEUXIÈME CONSCRIT

Je ne dis pas. Mais enfin, il me semble qu'un galopin de douze ans serait encore mieux près de sa mère.

1.

JACQUELINE

Et moi donc, qu'est-ce que je suis?

PREMIER CONSCRIT

Vous n'êtes pas sa vraie mère, quand même.

DEUXIÈME CONSCRIT

A propos, qu'est-ce qu'elle fait, sa vraie mère?

JACQUELINE

Elle ne fait plus rien... Elle est morte.

DEUXIÈME CONSCRIT

Vous l'avez conduite, vous, n'est-ce pas?

JACQUELINE

Oui.

PREMIER CONSCRIT

Ça devait être du temps que le général Renaud n'était pas encore général?

JACQUELINE

Apparemment, mon garçon.

DEUXIÈME CONSCRIT

On dit comme ça que le général et votre mari ont été sergents de la même promotion. C'est vrai?

JACQUELINE

Un peu, mon neveu! Le sergent Renaud et le sergent Férou, c'étaient les deux doigts de la main. Ah! si Férou avait voulu apprendre à lire et à écrire et s'il n'avait pas tant aimé à lever le coude, dans son jeune temps, il serait peut-être aussi général, à c'l'heure, et comte de quéquechose. Mais enfin, je ne me plains pas. Il est décoré, ce qui n'est pas rien, mes enfants, pour

un homme qui n'a que l'épaulette de laine. Et puis, le sergent Renaud a beau être devenu le général Renaud, comte d'Olmütz, futur maréchal de France, il n'en est pas moins resté l'ami du sergent Férou, et, en dehors du service, mon homme et lui se tuteyent encore comme autrefois.

DEUXIÈME CONSCRIT

Pour en revenir au petit, vous qui savez le fin du fin, la mère, qu'est-ce qu'il y a de positif dans ce qu'on raconte?

JACQUELINE

On raconte quoi?

DEUXIÈME CONSCRIT

Que c'est un enfant naturel.

JACQUELINE

Tous les enfants sont naturels, bêta. Tu en connais donc des surnaturels, toi?

PREMIER CONSCRIT

Non, mais le Parisien veut dire par là...

JACQUELINE

Assez bavardé, tas de curieux! Tiens, toi, remets plutôt du bois sur les braises. Et vous, arrangez-moi le trépied solidement pour pendre la marmite. V'là le jour qui baisse. Férou ne va pas tarder à revenir. Il est temps de songer à la soupe. (*Elle va chercher sous sa voiture une marmite de campement où elle verse l'eau d'un bidon*).

PREMIER CONSCRIT

Ma foi! ça ne sera pas de refus. Le biscuit qu'on a grignoté ce matin est joliment loin.

DEUXIÈME CONSCRIT

Et ce n'est pas le fricot d'hier soir qui nous a donné une indigestion. Un petit rien du tout avec de l'idem autour, ça ne pèse pas sur l'estomac.

JACQUELINE, *suspendant la marmite.*

Plaignez-vous! je vous le conseille. Des gaillards qui se sont régalez d'une grillade de cheval!

PREMIER CONSCRIT

Oui, avant-hier.

JACQUELINE

On ne peut pourtant pas faire noces et festins tous les jours!

PREMIER CONSCRIT

Et qu'est-ce qu'on va manger ce soir, la mère?

JACQUELINE

Dame! ça dépend de ce qu'apportera Férou, puisqu'il est allé aux vivres. En attendant, tu peux goûter au bouillon, si le cœur t'en dit. (*Soulevant le couvercle.*) De la belle eau claire, comme tu vois. (*Coups de canon lointains.*) Tiens! le brutal qui fait son entrée maintenant. Paraît que ça chauffe aux avant-postes. (*La canonnade continue.*)

PREMIER CONSCRIT

Il va peut-être y avoir une bataille de nuit!

JACQUELINE

Tu t'y connais, toi!

DEUXIÈME CONSCRIT

Bien sûr, une bataille de nuit. C'est-à-dire, pour

nous, s'ensauver encore sous bois, comme des lapins. Et sans manger, probablement. Et on appelle ça une guerre!

SCÈNE III

LES MÊMES, FÉROU

(Canonnade lointaine pendant toute la scène.)

FÉROU, débouchant par le chemin creux.

Comment donc qu'il te les faut, à toi, Parisien? Mille dieux! Depuis quinze jours, nous nous battons un contre quatre; l'Europe entière nous tombe sur le poil; on se tire d'affaire quand même; et monsieur n'est pas satisfait! T'es bigrement délicat, mon garçon.

JACQUELINE

Attrape!

DEUXIÈME CONSCRIT

Pas si délicat que vous croyez, sergent. En ce moment-ci, vous m'offririez seulement une simple bigne de pain...

PREMIER CONSCRIT

Et moi donc?

FÉROU

Il s'agit bien de ça! Sac au dos et chargez les armes! Il s'agit de marcher au canon. Nous avons la route barrée par cinquante mille Bavares. Derrière nous, dans le bois, c'est plein de Cosaques. Il s'agit de passer sur le ventre aux uns, avec la division, et de ne pas se laisser ramasser par les autres. Allons, ouste! Vive-ment, là!

(Les conscrits vont rompre les faisceaux et prendre leurs sacs.)

JACQUELINE

Eh ben, mon homme, et le petit?

FÉROU

Le petit aussi, parbleu!

JACQUELINE

Mais le cheval que tu devais ramener pour la carriole?

FÉROU

Je n'en ai pas trouvé, fillette. Le général lui-même n'en a plus qu'un. Faut lâcher la carriole, qu'est-ce que tu veux?

JACQUELINE

Avec tout notre saint-frusquin, alors?

FÉROU

Bédame!

JACQUELINE

Et le petit qui dort si bien! Il ne pourra jamais reprendre l'étape.

FÉROU, *défaissant son sac.*

Tiens, femme, tu porteras mon sac. Je porterai le petit. Allons, êtes-vous prêts, vous autres?

LES DEUX CONSCRITS

Oui, sergent.

FÉROU

Et Choupille? Où est-il donc? Toujours en retard, c't'animal-là!

PREMIER CONSCRIT, *montrant le coin près du feu.*

Il s'était couché là-bas, dans les broussailles. Il y était encore quand vous êtes parti, sergent.

FÉROU, *allant écarter les broussailles.*

Choupille! Eh! clampin!

JACQUELINE, *au fond, près de la voiture,
ouvrant la bâche.*

Comme il dort! Bah! je ne le réveillerai qu'au dernier moment.

FÉROU, *appelant dans le bois.*

Choupille!

DEUXIÈME CONSCRIT

Il aura filé sans rien dire, pour aller à la maraude.

FÉROU

Ah! je le lui avais pourtant bien défendu, mille dieux! Tant pis pour lui si les Cosaques l'enlèvent! il ne l'aura pas volé. En route!

JACQUELINE

Attendons-le tout de même un peu, mon homme. Pendant ce temps-là, je ferai un baluchon de ce que je peux emporter. (*Elle le fait, empilant dans un mouchoir à carreaux quelques hardes et menus objets.*)

FÉROU, *se promenant de long en large.*

Mille dieux de trainard, va! Il nous fait perdre un temps! On dirait que le canon s'éloigne.

PREMIER CONSCRIT, *au Parisien, en aparté.*

Eh ben! Et les vivres, il n'en parle pas. Si tu en glissais un mot, toi, Parisien?

DEUXIÈME CONSCRIT, *à Jacqueline.*

Tiens! la mère, ce que vous ferez là dans votre mouchoir, ça ressemble à des saucisses.

JACQUELINE

Ça peut bien y ressembler. C'en est. Mais ça ne passera ni par ton bec, ni par le mien. C'est des friandises pour le petit.

FÉROU

Décidément, tant pis pour Choupille ! Filons, les enfants. Le canon s'éloigne de plus en plus. C'est que l'armée va de l'avant. As-tu fini ton déménagement, Jacqueline ? T'es toujours en retard, toi aussi. Ah ! les femmes !

DEUXIÈME CONSCRIT, *s'approchant de Férou.*

Pardon, sergent, avant de partir, est-ce que vous n'oubliez pas quelque chose ?

FÉROU

Quoi donc ?

DEUXIÈME CONSCRIT

Les vivres, sergent. Nous n'avons pas mangé.

FÉROU

Ben ! Moi non plus, mon garçon. Des vivres ! On en distribuera demain matin. Si tu veux une pipe de tabac ?

DEUXIÈME CONSCRIT

C'est dur quand même, sergent, s'il faut se battre, d'être à jeun.

FÉROU

Tais-toi donc ! Tu ne penses qu'à la boustifaille. Et ceux qui sont là-bas, déjà en train de se cogner, tu crois peut-être que ce qu'on leur envoie par la figure c'est de la galette et des pommes cuites ! (*Faisant un bond.*) Chut ! motus ! On a remué par là, de l'autre côté du talus. C'est peut-être déjà les Cosaques. Ne

bougez pas! (*Il s'avance vers le talus à pas de loup, le doigt sur la gâchette de son fusil. Les conscrits ont instinctivement croisé la baïonnette. Jacqueline a étendu le bras devant l'ouverture de la carriole.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, CHOUPILLE.

CHOUPILLE, à la cantonade.

France! Huitième léger! (*Il parait à mi-corps en haut du talus.*) Pas de mauvaise farce, hein, sergent! C'est moi, Choupille.

TOUS

Ah!

FÉROU

Ne crie donc pas si fort, hé, vaurien. S'il y avait des Cosaques par-là!

CHOUPILLE, s'asseyant sur le talus.

Des Cosaques! Il n'y en a plus un dans le bois. Je les ai vus battre en retraite, tous, là-bas, au fond de la plaine. (*Il la montre derrière lui.*)

FÉROU

D'où viens-tu? De marauder, n'est-ce pas?

CHOUPILLE, se redressant.

Juste, Auguste! Soit dit sans vous offenser, sergent! Et je n'ai pas perdu mon temps, comme vous voyez. (*Il lève à bras tendus un jambon d'une main et un énorme pain de l'autre.*)

LES CONSCRITS

Ah! quelle chance!

FÉROU

Silence dans les rangs ! Et avance à l'ordre, toi, polisson. Tu as encore volé ça, bien sûr ?

CHOUPILE, *sautant dans la clairière.*

Si on peut dire ! Volé ! Oh ! pour qui me prenez-vous, sergent ? J'ai trouvé ça qui flânait, le pain sur une table, le jambon pendu au plafond, chez une bonne femme. Je lui ai expliqué qu'on lui payerait les choses plus tard, la semaine des quatre jeudis, par exemple. Elle a répondu en criant. Seulement, comme elle ne criait pas en français, je n'ai pas bien compris. Toujours est-il que le pain et le jambon, eux, n'ont pas fait de résistance. Alors, je les ai emmenés, voilà tout !

LES CONSCRITS

Bravo, Choupille !

FÉROU

N'y a pas de quoi le féliciter, vous autres ! On ne vole pas une bonne femme. Ce n'est pas un métier de soldat, ça. Tu finiras mal, mon garçon !

JACQUELINE

Bah ! Tu es trop sévère aussi, mon homme ! Autant de pris sur l'ennemi ! Et nous en avons tant besoin ! Donne-moi ça, Choupille. Je vais couper des tranches. Cinq minutes seulement, Férou ; ne t'impatiente pas. Le temps de manger un morceau ! On sera plus gaillard pour l'étape. (*Elle prend le jambon et le pain et les coupe.*)

CHOUPILE

Quelle étape ? On ne couche donc pas ici ?

DEUXIÈME CONSCRIT

Non, on marche au canon.

CHOUVILLE

Mais, c'est fini, le canon. Ecoutez plutôt. Ce n'est pas une bataille qu'il y a eu. C'est une affaire d'avant-postes. Deux batteries et une demi-brigade d'engagés, pas plus. J'ai rencontré des gens qui en revenaient. C'est demain matin seulement qu'on ouvre le rigodon pour de bon.

FÉROU

Tu es sûr de ça ?

CHOUVILLE

Tout à fait sûr, sergent. A preuve que le vingt-septième n'a pas même quitté son campement, à trois quarts d'heure d'ici. (*Il montre la gauche.*) Ils font la soupe, c'est tout dire. Nous pouvons donc manger notre jambon sur les deux oreilles.

JACQUELINE

Ma foi, tant mieux. Comme ça, je n'aurai pas besoin de réveiller le petit. (*Mettant à part une énorme tranche de pain fourré.*) V'là sa part quand même. Ça fait que demain il en aura deux. (*Tendant une part à Férou.*) Tiens, Férou, v'là la tienne.

FÉROU

Sers d'abord les hommes, Jacqueline.

(*Jacqueline distribue du pain et du jambon. On s'assied.*)

DEUXIÈME CONSCRIT

Matin, c'est fameux !

PREMIER CONSCRIT

Sûr !

DEUXIÈME CONSCRIT

Oh! oui! par exemple, ça fait du bien par ou ça passe.

CHOUPILLE

Mais vous en mangerez aussi, n'est-ce pas, sergent? quoique ce soit de la maraude.

FÉROU, *prenant son morceau.*

Faut bien, puisqu'il n'y a pas autre chose. (*Il mange.*) Pas à dire, il n'est pas mauvais ce jambon. Mais ça ne fait rien, vois-tu, ces habitudes-là, Choupille, ça te mènera loin. Tu aimes trop la foire d'empoigne. Et puis, voler une vieille femme, ah!

CHOUPILLE

J'aurais préféré si elle avait été jeune, allez!... Parce que... je vous l'dis, moi...

JACQUELINE

Assez, Choupille, il y a des dames.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL RENAUD, *à la cantonade.*

RENAUD

Par-là, ouï, au bout du chemin creux.

JACQUELINE

On dirait la voix de Renaud. Qu'est-ce qu'il y a donc?

(*Tout le monde s'est levé.*)

RENAUD

Dépêchez-vous. (*D'une voix gémissante.*) Ah! ah!

FÉROU

Mais oui, c'est bien lui. (*Aux hommes.*) Vos fusils, mille dieux ! Prenez vos fusils ! Et en place pour le recevoir ! (*Les conscrits se mettent sur un rang, l'arme au pied ; Férou, son fusil au poing, court vers le chemin creux.*) Ah ! tonnerre ! Il est blessé. (*Aux hommes d'une voix de commandement.*) Peloton !

JACQUELINE

Pas si fort, Férou. Le petit qui dort !

FÉROU, *d'une voix rauque, aux hommes.*
A droite alignement ! Fixe !... Portez armes !

SCÈNE VI

LES MÊMES, RENAUD, porté sur une civière
par deux hommes, UN MÉDECIN MILITAIRE.

FÉROU, *aux hommes, lorsque la civière entre.*

Présentez armes !

(*Les conscrits exécutent le mouvement, Férou aussi. Jacqueline fait le salut d'ordonnance. On apporte la civière à l'avant-scène, à gauche, près du feu.*)

RENAUD, *au médecin.*

Merci, major, vous pouvez retourner à l'ambulance maintenant. Il y a d'autres blessés à soigner. Allez !

LE MÉDECIN

Mais, mon général, vous avez encore besoin de moi.

RENAUD

Non, je n'ai plus besoin de rien. J'ai mon compte.

Férou, approche. Toi aussi, Jacqueline. J'ai à vous parler. (*À Férou, qui s'est approché au port d'armes.*) Laisse ton fusil, mon vieux. Ce n'est pas pour affaire de service. Éloigne tes hommes, éloigne tout le monde.

FÉROU, *aux hommes.*

Rompez!... (*Leur montrant le fond.*) Là-bas, dans le chemin creux. (*Aux porteurs de la civière.*) Vous aussi vivement, là-bas dans le chemin creux! (*Au médecin militaire qui hésite à les suivre.*) Pardon, major, mais vous avez entendu l'ordre du général. C'est la consigne. Rompez! (*Il le reconduit jusqu'à l'entrée du chemin creux, où il dépose son fusil, tandis que Jacqueline arrange en oreiller un havre-sac sous la tête du général.*)

RENAUD

Est-ce fait?

FÉROU, *revenant.*

C'est fait, mon général.

RENAUD, *portant la main à sa poitrine.*

Ah! que je souffre! Enfin, ce ne sera pas longtemps.

JACQUELINE, *regardant vers la voiture et pleurant.*

Le pauv' petit!

RENAUD

Oui, le pauv' petit! C'est de lui justement que j'ai à vous parler. Tu l'as toujours gâté, toi, Jacqueline.

JACQUELINE

Il est si gentil.

RENAUD

Il ne faut pas trop le gâter, vois-tu. Il faut le traiter

comme je l'ai traité, militairement. L'empereur m'a offert de le prendre parmi ses pages. J'ai refusé. Son parrain, le baron Mouriez, qui n'a pas de famille, désirait l'adopter, en faire plus tard son successeur dans sa maison de banque. J'ai refusé aussi. J'ai préféré qu'il fût élevé à la dure, en enfant de troupe. J'avais mes raisons. Vous avez connu sa mère, vous deux. Elle est morte. Je n'en dirai pas de mal. Mais il a de son sang dans les veines. Et je m'en méfie, de ce sang-là. Je ne veux pas que mon fils lui ressemble, à elle. Je veux qu'il soit mon fils à moi seul, un soldat, un brave, un homme de devoir et d'honneur, comme nous autres.

FÉROU

Compris, mon général.

RENAUD, à Jacqueline.

Où est-il? Amène-le moi que je lui dise adieu. Je sens que mes forces s'en vont.

(*Jacqueline va chercher Paul à la voiture.*)

FÉROU, lui tendant sa gourde.

Tiens, Renaud.

RENAUD

Oui, donne. (*Il boit.*) C'est ta vieille gourde de sergent. Ah! nous y avons souvent bu l'un après l'autre. Tu as toujours un faible pour l'eau-de-vie, hein, Férou?

FÉROU

Je n'en ai jamais bu un coup de trop, depuis que j'ai ça sur la poitrine! (*Il montre sa croix.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, PAUL, *en enfant de troupe.*

JACQUELINE, *apportant Paul dans ses bras.*
Il est encore tout endormi, voyez!

RENAUD

Allons, réveille-toi, gamin. Regarde-moi une dernière fois, bien en face, afin de ne pas m'oublier. Je vais mourir, mon enfant.

PAUL, *se jetant dans ses bras et pleurant.*
Non, papa, ce n'est pas vrai, dis?

RENAUD

Ne pleure pas, sacrebleu! Tu vas avoir douze ans. Tu n'es plus un bambin. Tu es déjà un petit homme. A cet âge-là, j'étais tambour à la trente-deuxième demi-brigade. Écoute-moi.

PAUL

Oui, mon général.

RENAUD

A la bonne heure, c'est bien répondu. Je suis ton général, en effet, en même temps que je suis ton père. Souviens-toi toujours de ces deux choses-là, et, avec mes dernières paroles, grave-les dans ta mémoire, comme on y grave une consigne. La consigne que je te laisse, c'est d'être un brave digne de moi. Si, par malheur, un jour, tu ne devais plus t'en souvenir, voici (*Montrant Férou.*) l'homme que je charge de te le rappeler par tous les moyens, tu entends, Férou, par tous les moyens. Désormais, c'est à lui que tu dois obéir comme tu m'obéissais.

PAUL

Je vous obéirai bien, sergent.

JACQUELINE, *l'embrassant.*

Pauv' mignon, va!

RENAUD

Plus tard, quand tu l'auras mérité, Férou te remettra ma croix et cette paire de pistolets que l'empereur m'a donnée avec le titre de comte, sur le champ de bataille d'Olmütz. Les voici, Férou. (*A Paul.*) C'est tout mon héritage, petit. Il en est de plus riches, il n'en est pas de plus glorieux.

FÉROU, *prenant les pistolets.*

Soyez tranquille, mon général, ils sont entre mes mains comme s'ils étaient entre les vôtres, et quand le petit sera grand, je vous promets qu'il en fera bon usage.

RENAUD

Adieu, mon enfant, adieu! N'oublie jamais que tu est le fils du général Renaud, comte d'Olmütz, un des preux de la Grande Armée, un homme à qui l'empereur avait promis qu'il deviendrait maréchal de France. Adieu! (*Il l'embrasse.*)

PAUL

Mon père! mon père!

RENAUD, *à Férou et à Jacqueline.*

Veillez bien sur lui, n'est-ce pas?

JACQUELINE

Comme si c'était mon fils, je vous en répons!

FÉBOU

Et moi, Renaud, je te le jure, comme si c'était le drapeau!

(Le général se renverse en arrière, mort, tandis que Paul se jette dans les bras de Jacqueline.)

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Un salon. Au fond, une porte donnant sur un vestibule.
A droite une cheminée en pan coupé. Portes donnant
sur le reste de l'appartement. Chaises, fauteuils, canapé.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, *seule.*

Dix heures!... Et Paul n'a pas l'air de bouger encore! (*Elle traverse la scène et va entr'ouvrir la porte de gauche.*) Non. Il dort toujours. (*Revenant.*) Et v'là déjà deux fois que Férou l'envoie chercher pour sa leçon d'armes! Ah! ce qu'il va ronchonner, Férou! (*Elle s'assied à sa table et se remet à arranger des fleurs.*) Enfin! je ne peux pourtant pas réveiller Paul. Ça dort si bien! (*Elle pose les fleurs sur la cheminée.*)

SCÈNE II

JACQUELINE, FÉROU

FÉROU, *entrant par la porte du fond, un fleuret à la main.*

Alors, quoi? Il ne veut donc pas travailler aujourd'hui? Faut-il que je monte la lui donner, sa leçon? Où est-il, voyons? Qu'est-ce qu'il fait, que je lui secoue un peu les puces?

JACQUELINE, *embarrassée.*

Ben! Il n'est pas levé, là!

FÉROU

Pas levé!

JACQUELINE

Dame! quéqu'tu veux? C'est comme ça, il n'est pas levé!

FÉROU

Comment, à dix heures du matin, pas levé! J'ai déjà donné six leçons d'armes, moi, et fait deux assauts.

JACQUELINE

Toi, toi, mon vieux, ce n'est pas la même chose. Tu es un dur à cuire. Tandis que lui, n'est-ce pas, le pauvre enfant!

FÉROU

Le pauvre enfant! Ah ça! il sera donc enfant toute sa vie, pour toi? Il va avoir vingt ans, mille dieux! Vingt ans! Et ça n'est pas levé à dix heures du matin!

JACQUELINE

Il s'est couché tard cette nuit.

FÉROU

Je m'en doute bien, et ce n'est pas le plus beau de son affaire. A quelle heure s'est-il couché?

JACQUELINE

Je ne sais pas trop.

FÉROU

Oui, oui, fais la sainte-nitouche, va! Tu le sais bien, tu ne veux pas le dire. Il n'est peut-être pas rentré du tout, seulement?

JACQUELINE

Oh! pour ça, je te jure que si. Je lui ai porté son café au lait ce matin, et il s'est rendormi après.

FÉROU

Son café au lait! Dans son lit!

JACQUELINE

Dame! Puisque je te dis qu'il était fatigué.

FÉROU

Jacqueline! Jacqueline! Renaud avait raison! Tu le gâtes trop. Tu finiras par le pourrir.

JACQUELINE

Voyons, n'exagère donc pas toujours les choses, père bougon. En voilà des grands mots pour du café au lait! Je vous demande un peu!

FÉROU

Pourquoi est-il rentré si tard?

JACQUELINE

Il aura été au théâtre, en soirée, avec son parrain sans doute.

FÉROU

Oh! son parrain! Il lui en apprend de belles, son parrain! Il le gâte comme toi. Il en fera quelque chose de propre, votre baron, à lui donner ainsi des goûts de muscadin! Tiens! veux-tu que je te dise, Jacqueline? Eh bien! Depuis que le petit est avec son parrain, ça ne va plus à mon idée. Je ne le sens pas sous ma coupe, comme autrefois. Il m'échappe. Il mène une vie qui ne me convient pas. Bref; il me semble que le père ne doit pas être content de nous. (*Il va déposer son fleuret sur la table et s'assied.*)

JACQUELINE

Eh! mon homme, pouvions-nous faire autrement

que d'accepter les offres du baron? Tant que l'Empereur était là, parbleu, ça marchait. Avec notre solde et la pension que touchait l'orphelin, il y avait moyen de l'élever comme voulait son père. Mais après, rappelle-toi! La pension du petit supprimée. Nous autres, mis à la retraite. Avons-nous été assez malheureux alors! Dans les dettes jusqu'au cou! Notre retraite mangée deux ans d'avance! Comment continuer de ce train-là? La misère pour nous, ce n'était rien. Mais pour lui! Fallait-il donc le condamner à vivre comme un gueux, lui, le fils de notre général! Crois-moi, Férou, quand le baron est venu nous proposer de le prendre avec lui, de l'élever comme son propre enfant, de lui faire sa fortune, plus tard; et quand, par-dessus le marché, il a eu le bon cœur de ne pas nous séparer de notre cher petit, eh ben! notre devoir était d'accepter. Et, foi de Jacqueline, Renaud n'aurait pas de reproche à nous faire là-dessus. Nous avons lutté tant que nous avons pu, comme la garde à Waterloo.

FÉROU

Enfin, depuis qu'il l'a, ton baron, qu'est-ce qu'il en a fait, de notre petit?

JACQUELINE

Il en a fait un garçon instruit, d'abord. C'est déjà quéque chose.

FÉROU

Peuh! On n'a pas besoin de ça pour être un homme. Et puis après?

JACQUELINE

Après, il en a fait son premier commis, bientôt son associé, un jour son successeur. Dans une des meilleures banques de Paris! C'est encore quéque chose, ça, pour un jeune homme qui va sur ses vingt ans.

FÉROU

A vingt ans, son père et moi, nous étions sergents. Et, sous le respect que je dois au baron, m'est avis, Jacqueline, que c'est un peu plus flambard d'être sergent que d'être banquier.

JACQUELINE

Je ne dis pas, Férou. Seulement, quoi? Comment le petit pourrait-il être sergent, ou même soldat au jour d'aujourd'hui? N'y a plus d'avancement. N'y a plus d'armée. Ce n'est pas toi qui lui conseillerais n'est-ce pas, de prendre du service sous les Bourbons?

FÉROU

Ah! non, par exemple. Des mâtins qui ont exilé l'Empereur, et qui nous ont fendu l'oreille à nous autres.

JACQUELINE

Alors, il faut bien qu'il se tourne ailleurs.

FÉROU

Ça ne fait rien. Tu as beau dire. Le fils du général Renaud devenir banquier! Mille dieux!

JACQUELINE

Tu n'es pas raisonnable, Férou. Tu te fais de la bile! Paul est pourtant si gentil! Il te respecte. Il t'écoute. Il prend ses leçons d'armes et il récite sa théorie comme un ange.

FÉROU

Pour ça, c'est vrai, je dois lui rendre cette justice. Tout instruit qu'il est, il ne dédaigne pas ce que je lui apprends, moi vieille bête. Pour la pointe, la contre-pointe, l'escripe à la baïonnette, la charge en douze

temps et tout le tremblement de l'exercice, à lui le pompon ! Je te prie de croire que là-dessus, il n'y a pas un cadet, sortant de l'Ecole militaire, qui pourrait lui en remonter. Aussi, sois tranquille, le jour où l'Empereur reviendra !... Oui, mais en attendant, il va la manquer, ce matin, sa leçon d'armes.

JACQUELINE

Tu la lui donneras, tantôt, après déjeuner.

FÉROU

Après déjeuner, on n'a pas de souffle.

JACQUELINE

Alors ce soir. (*Elle prend le vase de fleurs de dessus la cheminée et se dirige vers la salle à manger.*)

FÉROU

Ben oui, tu as raison, ce soir... Ah ça ! tu vas donc souhaiter la fête à quelqu'un ?

JACQUELINE

Non, pourquoi ?

FÉROU

Dame ! ces fleurs !

JACQUELINE

C'est pour mettre sur la table. Il a du monde à déjeuner.

FÉROU

Des godelureaux, sans doute ? Et peut-être même du beau sexe ?

JACQUELINE

En effet, il y a la dame d'un de ces messieurs.

FÉROU

Ah ! des gens mariés ? Ils viennent comme ça, déjeuner à la fourchette, chez un garçon !

JACQUELINE

Faut croire que ça se fait. Tu ne vas pas te mêler de régenter les usages du monde, maintenant !
(*On sonne.*) Tiens, voilà qu'on arrive. Vaudrait mieux t'en aller, Férou.

FÉROU

Tout à l'heure. Laisse-moi d'abord regarder quelle tournure ils ont, ses amis.

(*Sort Jacqueline.*)

SCÈNE III

FÉROU, *seul.*

Pas clair, tout ça. Méfie-toi, François Férou. Ta bourgeoise ne te dit pas la vérité. Est-ce que notre garnement?... Ah ! mais, ça ne serait plus de la gâterie, ça, Jacqueline. Je n'entends pas qu'il se dérange. Attention ! Ouvrons l'œil.

SCÈNE IV

FÉROU, JACQUELINE, LUCIEN
ET CONSTANCE

JACQUELINE, *faisant entrer Lucien et Constance
et continuant à parler.*

Mon Dieu ! si vous voulez, madame, quoique pour-
tant...

CONSTANCE

Oh ! oui, dis, Lucien, allons le réveiller. Ce sera bien plus drôle. (*Apercevant Férou.*) Ah ! pardon. (*Faisant une révérence.*) Monsieur !...

FÉROU, *très raide.*

Madame...

CONSTANCE, *passant derrière Férou
et se dirigeant vers la chambre.*

Oh ! Est-il drôle, ce vieux-là ?

LUCIEN, *saluant Férou.*

Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ?...

FÉROU

François Férou, maître d'armes.

LUCIEN

Ah ! bon. (*Il remet son chapeau sans cérémonie et suit Constance, qui court vers la porte de gauche.*)

SCÈNE V

JACQUELINE, FÉROU

FÉROU, *à Jacqueline qui revient.*

Qu'est-ce qu'il a, ce blanc-bec ? On dirait qu'il regrette son coup de chapeau. (*Montrant sa croix.*) Eh ben ! Et ça, donc !

JACQUELINE

Je te le répète, Férou. Vaudrait mieux t'en aller.

FÉROU

Comment s'appellent-ils, ceux-là ?

JACQUELINE

Monsieur... et madame Lucien Verdet.

FÉROU

Et... madame? Il est marié, ce polisson? Et avec ces tas de fanfreluches? Mille dieux! je ne lui en fais pas mon compliment. Elle n'a pas l'air comme il faut, sa particulière. Tu sais, Jacqueline, il ne faut pas essayer de m'en faire accroire. Ce n'est pas sa femme.

JACQUELINE

Pourquoi donc?

FÉROU

Elles n'ont pas cet uniforme-là, les femmes mariées. Tu n'as pas remarqué? Les plumes de tambour-major, là! le troussequin, pft! pft! et la révérence. Voyons, est-ce que tu ressembles à ça, toi, qui es une femme mariée?

JACQUELINE

Bah! mariée ou non, qu'est-ce que ça peut te faire?

FÉROU

Ça peut me faire, que tu me prends pour un imbécile, Jacqueline. Seulement, halte-là! Je devine ce qui se passe. On prépare une partie fine, ici. Ce pékin-là est avec une donzelle, et ils attendent celle de Pau pour déjeuner, n'est-ce pas? Allons, avoue-le.

JACQUELINE

Eh bien! oui, là, puisqu'il faut te le dire. Au reste, ça m'ennuie, mon homme, de te faire des cachotteries, des menteries, pour des choses qui n'en valent pas la peine.

FÉROU

Ah! tu trouves, toi?

JACQUELINE

Dame! Paul n'est plus un enfant, après tout. Tu le reconnaissais toi-même tout à l'heure. Que diable, ce n'est pas un crime, à son âge, d'avoir une petite affection. D'ailleurs, il tient de son père. Quand Renaud avait vingt ans, il ne détestait pas non plus le cotillon. Il faut bien que jeunesse se passe.

FÉROU

Fichtre! Tu as la manche large.

JACQUELINE

Non, mais enfin, je raisonne, et je vois les choses ainsi qu'on doit les voir. Et je suis sûre que toi-même, en somme...

FÉROU

Bref! il en a une de... de petite affection.

JACQUELINE

Oui, comme les autres.

FÉROU, *désignant la porte par où est sortie Constance.*

Pas comme celle-là, j'espère...

JACQUELINE

Oh! non, par exemple. Sa Julia est jolie, charmante, un vrai bijou.

FÉROU

Et qu'est-ce qu'elle fait de son état, sa Julia? Modiste? couturière?

JACQUELINE

Non; comédienne.

FÉROU

Oh! oh! je me suis laissé dire que ces femmes-là,

ça dépense gros. Où diable Paul trouve-t-il l'argent qu'elle lui coûte?

JACQUELINE

Mais son parrain lui en donne beaucoup.

FÉROU

Pas exprès pour ça, je suppose.

JACQUELINE

Ma foi, pour ça comme pour le reste. Le baron sait bien que c'est un jeune homme.

FÉROU

A vous deux, vous le mènerez loin, le petit! Oh! mais ça ne se passera pas de la sorte. Je vais lui laver la tête numéro un.

JACQUELINE

Encore les grands mots, Férou! Voyons, je t'en prie, mon homme, va-t'en. Vrai, tu ferais mieux. Si tu as quéque chose à dire à Paul, tu le lui diras ce soir, en lui donnant sa leçon d'armes. Mais, en ce moment, pourquoi le tracasser? Pourquoi faire le père Rabat-joie? Tu veux donc qu'il ne t'aime plus? Allons, sois gentil, écoute-moi, va-t'en! Il faut que je mette mon déjeuner au feu, tu sais. (*On sonne.*) Ah! sapristi! je l'entends, la v'là! Ne lui dis rien, au moins, à elle. Tu n'en as pas le droit, Férou.

FÉROU

Soit, je ne lui dirai rien.

JACQUELINE

A la bonne heure, tu es un brave homme. (*Elle va vers la porte.*)

FÉROU

Mais, je tiens à la voir.

JACQUELINE

Oh! ça, tant que tu veux. Je ne suis pas jalouse.
(Elle sort pendant qu'on resonance violemment.)

SCÈNE VI

FÉROU, JACQUELINE, JULIA

FÉROU

Matin, elle sonne comme chez elle.
(Jacqueline parle bas à Julia en entrant.)

JULIA, regardant Férou.

Bien! bien!

FÉROU, *répondant par un salut contraint
 au salut discret de Julia.*

Eh! il n'a pas mauvais goût, le petiot.

JACQUELINE, haut, à Julia.

Oui, là! Ils sont dans la chambre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, CONSTANCE

CONSTANCE, à la porte de gauche.

Viens donc, Julia. Il n'y a que toi qui pourras le
 remettre de bonne humeur. *(Elle embrasse Julia.)* Bon-
 jour, ma chère.

JULIA

Il est de mauvaise humeur! Pourquoi?

CONSTANCE, *riant*.

Belle demande! Il a perdu toute la nuit au tripot.
(*Elle entraîne Julia par la porte de gauche.*)

SCÈNE VIII

FÉROU, JACQUELINE

FÉROU, *bondissant sur le dernier mot*.

Au tripot! Mille dieux!

JACQUELINE, *revenant à lui, vivement*.

Là, tu l'as vue, tu es satisfait. (*Le poussant doucement vers la porte du fond.*) Maintenant...

FÉROU

Non, Jacqueline, je ne m'en irai pas. Au tripot! au tripot! Il joue donc, le malheureux! Je veux en avoir le cœur net, de ça. Va me le chercher.

JACQUELINE

Cette femme-là ne sait pas ce qu'elle raconte. D'ailleurs, tu t'expliqueras avec Paul aussi bien ce soir. Mieux même. Pour le moment, tu es en colère, te v'là tout pâle, mon homme. Tu dirais des bêtises. Et puis, ses invités qui sont avec lui... Il ne peut pas les laisser en plan, ça leur semblerait drôle.

FÉROU

Ça leur semblera ce que ça voudra. Je m'en moque de ses invités. Il faut que je lui parle. Tout de suite, je te dis. Si tu ne vas pas me le chercher, j'irai moi-même; et là, devant les autres... (*Il se dirige vers la porte de gauche.*)

JACQUELINE, *l'arrêtant.*

Non ! non ! Je t'en prie, Férou, ne fais pas d'esclandre. Je vais te l'amener. (*Elle va vers la porte de gauche.*)

FÉROU

Tu n'as pas besoin de revenir avec lui. Tu le soutiens toujours ! Nous nous expliquerons, lui et moi, tout seuls, entre quatr'z'yeux !

JACQUELINE, *en sortant.*

Bien ! ah ! mon Dieu ! Tu en fais des histoires ! Quel bouledogue. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

FÉROU, *seul.*

Oui, Jacqueline, oui, bouledogue. Et chien de garde ! Sûr que j'en fais, des histoires, et il y a de quoi ! Muscadin ! Coureur ! Joueur ! Il ne lui manque plus rien. Et si on lanterne à lui commander volte-face, où marche-t-il, mille dieux ? Heureusement, je suis là pour un coup. (*Il s'assied, et avec ses doigts bat la charge sur la table.*) Et je vais le remettre dans la bonne voie, tambour battant.

SCÈNE X

FÉROU, PAUL

PAUL, *entrant par la porte de gauche. Toilette du matin. Allures nonchalantes. Il se fait les ongles.*

Eh bien, Férou, qu'est-ce qu'il y a donc ? Jacqueline prétend que tu as à me dire des choses désagréables.

FÉROU

Avance à l'ordre. Assieds-toi là. (*Lui désignant une chaise de l'autre côté de la table.*) Oui, j'ai à te dire des choses désagréables. Et ça sera peut-être long. Assieds-toi donc, je te répète.

PAUL, *sans s'asseoir.*

Mais, Férou, c'est que j'ai des invités qui m'attendent. Si tu pouvais remettre à tantôt...

FÉROU

Je ne peux pas remettre. Tes invités attendent bien que tu aies fini de t'habiller. Ils attendront que j'aie fini de t'habiller aussi, moi, à ma manière.

PAUL, *s'asseyant, les jambes croisées, d'un air ennuyé.*

Alors, soit. J'écoute. (*Il se remet à se polir les ongles.*) Mais pour que tu sois si grognon ce matin, qu'est-ce que j'ai donc fait de mal?

FÉROU

Tout. Ta façon de vivre n'est pas digne du nom que tu portes. Tu fréquente des vauriens...

PAUL

Un vaurien, Lucien Verdet? C'est un des jeunes gens les plus élégants, les plus distingués de Paris. Le fils d'un des amis de mon parrain. Deux cent mille livres de rentes.

FÉROU

Ça ne l'empêche pas d'être un paltoquet et d'amener chez toi des drôlesses.

PAUL

Pardon, Férou. Ces dames sont des artistes. D'ail-

leurs, tu soulèves là des questions!... Il me semble qu'à mon âge...

FÉROU

Eh! ne me fais pas plus croquemitaine que je ne suis. Parbleu! une amourette, quand on a vingt ans, je n'y verrais pas de mal. Grisetette et galopin, ça va ensemble. Mais des demoiselles qui ont probablement chevaux et voitures, ce n'est pas ton affaire, mon garçon. Ça vous conduit plus loin qu'on ne veut, ces chevaux et ces voitures-là. Et la preuve, c'est que pour leur fournir le picotin qu'il leur faut, tu joues.

PAUL

Mon Dieu! Férou, dans la société dont je suis, tout le monde joue plus ou moins; c'est une distraction permise.

FÉROU

Une distraction! Tu as besoin d'être distrait! Tu t'ennuies donc?

PAUL

Eh oui, certainement, je m'ennuie. Comme tous les jeunes gens de ma génération, parbleu! Ah! tu ne peux pas comprendre ça, toi, mon vieux Férou. De votre temps, la vie était occupée, ardente, belle enfin! On y avait quelque chose à faire, ne fût-ce que de la risquer. Nous autres, nous ne savons où nous prendre. Notre existence est vide, sans but, sans espoir. Avant même de l'avoir commencée, nous en sommes las. Nos pères étaient des hommes d'action. Nous sommes des hommes de rêve. Mais à quoi bon t'expliquer?.. J'ai l'air de faire des phrases. Tu ne peux pas comprendre ça, je te le répète. Vous ne l'avez pas connue, vous, cette mélancolie dont nous souffrons.

FÉROU

En effet, tu me parles là de choses que je ne conçois guère. La mélancolie, que tu dis ? Inconnue au bataillon ! Pourtant, tu as bien fait de m'expliquer ça. A travers tes grands mots, je vois clair tout de même. Ce qui vous manque, au fond, mon petit, c'est de croire à quelque chose ou à quelqu'un, comme nous.

PAUL

Justement, hélas ! quelque chose ou quelqu'un ! Mais qui donc ?

FÉROU

Eh ben ! Et l'Empereur, tu ne crois donc pas qu'il reviendra ?

PAUL

Ah ! mon pauvre Férou ! Ce sont là des illusions que vous vous faites, entre vieux soldats. Vous ne pensez qu'à lui ; vous ne parlez que de lui ; vous l'adorez toujours ; c'est votre Dieu, et vous vous imaginez qu'il est immortel !

FÉROU

Fais comme nous, et je te jure que tu ne t'ennuieras plus. Au lieu de vivre avec des fainéants, des dégoûtés, des gens qui ne savent que faire de leur argent et de leur temps, vis avec les anciens amis de ton père, avec les vieux de la vieille ! Ils ne sont peut-être pas élégants et distingués comme ton monsieur Verdet. Ils ont des redingotes râpées ; mais dessus, il y a ça ; et dessous, ils ont un cœur qui est plus jeune que le vôtre, marchands de mélancolie. Voilà les gens que doit fréquenter le fils du général Renaud, comte d'Olmütz. Ah ! ton existence est vide, sans but, sans espoir ! Ils t'en donneront, eux, un but, et de l'espoir. Parce que ce n'est pas des illusions,

vois-tu bien, de croire que l'Empereur reviendra. Parce que, fais attention à ce que je te dis, on y travaille. Tu te plains de ne pas avoir ta vie à risquer? Je te réponds pourtant qu'on la risque à conspirer contre les Bourbons, tandis qu'à rester avec tes gode-lureaux et tes gueuses et à te distraire en courant les tripots, ce que tu peux arriver à risquer un jour, mon ami, c'est ton honneur et le nom de ton père.

PAUL

Que veux-tu dire?

FÉROU

Je veux dire qu'il est dangereux de dépenser et surtout de jouer, quand on a, comme toi, un métier où on manie l'argent des autres.

PAUL, *frissonnant.*

Peux-tu croire?

FÉROU

Je crois que dans ton métier, les tentations sont terribles. L'argent qui vous passe par les mains, ça démange toujours le bout des doigts. J'en ai connu, au régiment, des garçons qui n'étaient pourtant pas de la mauvaise graine, mais qui étaient faibles, qui avaient le goût des femmes, des cartes, et qui finissaient par considérer comme à eux l'argent de la compagnie. Oh! ça ne se fait pas tout d'un coup, parbleu, quand on n'est pas un coquin. Mais on y vient tout de même, petit à petit. On prend dans la caisse. On remet. On reprend. On espère toujours pouvoir remettre. Et puis, en fin de compte, il se trouve qu'on a mangé la grenouille et qu'on est un voleur.

PAUL

Un voleur. Ah! Férou!

FÉROU

Mais pardonne-moi, mon petit, jè te dis là des choses!... Je me suis laissé entraîner trop loin. Je te chagrine, j'ai tort, C'est vrai, en somme, des idées pareilles, à propos de toi, le fils du général Renaud, il n'y a pas de bon sens, n'est-ce pas? Quand on porte un nom comme le tien, on est à l'abri de ces tentations-là. Il ne faut pas m'en vouloir. (*Lui serrant la main.*) Sans rancune! Je suis dur comme ça, c'est parce que je t'aime bien, vois-tu. Tu ne m'en veux pas, hein?

PAUL, *lui serrant les mains.*

Ah! mon brave Férou! Moi, t'en vouloir! Mais en me parlant ainsi, tu me sauves! Si tu savais?...

FÉROU

Quoi donc?

PAUL

Non, non, je t'en prie, ne m'interroge pas. J'aurais honte à t'avouer sur quelle pente fatale, en effet, je me laissais glisser. Je ne réfléchissais pas, certes. C'est ma seule excuse. Je suis encore un grand enfant. Mais tu m'as ouvert les yeux. Tu m'as fait voir où j'allais. Merci! merci! Seulement, n'exige aucun aveu, encore une fois. Tout ce que je peux te dire, c'est que tu n'as pas parlé en vain, c'est que j'en ferai mon profit, de la sévère leçon que tu viens de me donner. Oui, je réparerai mes folies. Je renoncerai à la vie que je mène. Je me rappellerai les devoirs que mon nom m'impose. Je tâcherai de trouver, auprès des vieux amis de mon père, la foi qui me manque. Ah! tu as raison! Voilà où est la véritable dignité, le seul honneur, et non avec les désœuvrés, les ennuyés, les hommes de plaisir et d'argent que je fréquente. Tiens,

Férou, je me demande si cela n'a pas été un malheur pour moi que mon parrain m'ait recueilli, élevé dans le luxe, promis sa fortune. C'est de là aussi qu'elle me vient, cette mélancolie dont je te parlais tout à l'heure. Pourquoi, pourquoi ne suis-je pas resté toujours avec Jacqueline, et avec toi ? Dans la pauvreté sans doute, mais qu'importe ! Puisque vous m'aimez, puisque je vous aime, et puisque avec vous j'étais sûr de devenir un honnête homme !

FÉROU

Mille dieux ! tu n'as pas cessé d'en être un, j'espère ?

PAUL

Oh ! non ! Quand on ignore, quand on est inconscient, n'est-ce pas... Mais à présent, j'ai conscience, je comprends... Alors... j'avouerai tout à mon parrain. Il est bon. Il m'aime aussi, lui. Il me pardonnera. Et puis... Et puis ce sera bien fini, je te le jure.

FÉROU

Dis-moi au moins de quoi il s'agit, mon enfant. Ne me laisse pas m'imaginer des choses !... Allons, un peu de courage ! Parle ! Bah ! je devine. Tu as fait des dettes, probablement ?

PAUL

Oui.

FÉROU

Grosses ?

PAUL

Oui.

FÉROU

Allons, va jusqu'au bout... Des dettes... de jeu ?

PAUL

Oui, oui, des dettes... de jeu ! Mais n'insiste pas, par pitié. Cela me gêne trop, Férou. J'ai honte, je n'ose plus te regarder en face.

FÉROU

Bien ! bien ! Je conçois, mon petit. Tout ce que je pourrais te dire, au reste, ne vaudrait pas ce que tu te dis à toi-même. Tu te repens, tu veux te corriger, suffit ! Je ne t'en parlerai plus. A tantôt ! Ne manque pas tes armes, mille dieux ! Ça te fera du bien. Manier un peu le fer, il n'y a rien de tel pour vous remettre un homme d'aplomb. Parce que le fer, vois-tu, ce n'est pas comme l'argent, c'est propre.

(Il sort par la porte du fond après avoir fait un salut avec son fleuret.)

SCÈNE XI

PAUL, seul.

(Il se lève, après un silence d'accablement.) Je ne suis pas un voleur, pourtant ! Ce n'est pas ma faute, je ne pouvais pas me douter ! Que de fois Verdet m'a confié, en riant, avoir agi de la sorte avec la caisse de son père ! Et le baron n'est-il pas comme mon père à moi ? *(Avec un rire nerveux.)* Allons, voilà que je me trouve des excuses, maintenant ! Lâche, va ! Lâche et menteur ! Car j'ai menti à Férou. Des dettes de jeu, lui ai-je dit ! Mais ce n'est pas vrai. Cet argent que je dois, on ne me l'a pas prêté, je l'ai pris ! Oh ! c'est épouvantable ! Non ! non ! Je ne veux pas, je ne veux pas être un voleur ! Je confesserai tout à mon parrain. Ce sera mon dernier acte d'enfant. Et après, je te le promets, Férou, je serai un homme !

SCÈNE XII

PAUL, JULIA

JULIA, *entrant sur les derniers mots.*

Ah ! pardon ! Férou est encore là ! Mais non, Jacqueline avait raison ; il est parti. Eh bien, Paul, qu'est-ce que tu as ? Tu parles seul.

PAUL

Oui, oui, et j'ai besoin de rester seul aussi.

JULIA

Comment ? Tu me renvoies ?

PAUL

Non. Mais enfin...

JULIA

Et nos amis... Et ce déjeuner ?

PAUL

Ah ! ce déjeuner, ces amis !..

JULIA

Voyons, Paul, qu'est-ce qu'il t'a donc dit, le vieux sergent ? Te voilà encore de plus mauvaise humeur, en effet. C'est à peine, si tu m'as embrassée ce matin. Je ne t'ai pourtant rien fait, moi.

PAUL

Pardonne-moi, je suis de mauvaise humeur, en effet. Oh ! pas contre toi. Contre moi-même, contre la vie.

JULIA

Quoi ! parce que tu as perdu au jeu cette nuit ! Ce

n'est pas raisonnable non plus de jouer de la sorte. Pourquoi joues-tu? Ce n'est certes pas moi qui t'y pousse, comme Constance y pousse Verdet. Moi, au contraire, je te voudrais une existence plus sérieuse, plus digne de toi. Que je te fasse de la morale, voilà qui doit te paraître singulier. Mais je t'aime véritablement, mon Paul. Je souffre à te savoir toujours triste sans en savoir la cause, sans pouvoir y remédier. Je souffre de voir que mon amour n'est pas pour toi autre chose qu'un passe-temps. Je vaudrais mieux que cela, je t'assure.

PAUL

Julia, tu sais bien...

JULIA

Oh! je sais que tu t'ennuies, et que c'est affreux, chez un homme de ton âge, ce précoce dégoût des choses. N'avoir de passion pour rien. Ne pas se livrer! Ne pas s'exalter!.. Ne pas... Tiens! moi, je ne suis qu'une pauvre fille, une enfant de la balle, comme on dit. Mais si tu pouvais te douter des joies que j'éprouve, quand sur la scène, devant le public, je dis de beaux vers, et que toutes les âmes vibrent avec la mienne! Ah! vois-tu, la gloire! Et même, sans la gloire, l'action! Lutter! vivre! se sentir vivre! Si tu savais comme c'est délicieux!

PAUL

Que tu es belle, ma Julia, dans cette flamme d'enthousiasme!

JULIA

Ah! que je voudrais l'allumer en toi, cette flamme! Combien je t'aimerais plus encore, enthousiasmé de quelque chose! Une ambition, une chimère! N'importe! Mais quelque chose qui t'arrache à l'oisiveté où tu languis. J'en arrive parfois à te souhaiter des

désastres. Car il me semble que ce qui te rend malheureux, c'est l'excès même de ton bonheur. Je t'aime d'une façon étrange, tu vois, et peut-être ai-je tort de te le dire ; tu dois me trouver folle, romanesque !

PAUL

Non, non, ma Julia, tu me plais ainsi. Et cet enthousiasme dont tu me parles, il me serait doux, en effet, de le ressentir. Certes, je ne demanderais pas mieux que d'avoir une ambition, une chimère... Mais à quoi bon rêver de grandes choses ? Dans ce traintrain banal de l'existence, on n'en fait que de petites, parfois de vilaines, hélas ! et les jours se passent, dépensés avec des gens comme Verdet !

JULIA

A propos, c'est vrai, nous l'oublions. Ils doivent perdre patience. Et ce déjeuner ?

PAUL

Tu vois. Même pour parler de grandes choses, on manque de loisir. Ah !

JULIA

Je vais les appeler.

PAUL

Oui !

JULIA, *allant à la porte de gauche.*

Constance, Lucien, nous vous attendons, venez !

SCÈNE XIII

PAUL, VERDET, JULIA, CONSTANCE

CONSTANCE, *son chapeau et son mantelet à la main.*

Ah! ma chère, il n'est que temps! J'allais avoir mes vapeurs.

LUCIEN

Et ce n'est pas amusant, vous savez, quand Constance a ses vapeurs.

JULIA

Ça non, par exemple.

CONSTANCE

Mais il y a bien de quoi! Attendre! attendre! Si vous trouvez que c'est agréable! Et puis je ne suis pas la seule à les avoir. Il me semble que Paul a aussi quelque peu ses nerfs. Quelle figure il nous fait, regardez!

LUCIEN, *le plaisantant.*

Ton maître d'armes t'a donc donné une rude leçon?

PAUL

Oui, une rude leçon, en effet, mon cher Lucien. Si rude que j'y ai pris la résolution de ne plus mener la vie que nous menons ensemble.

LUCIEN

Oh! oh! tu veux te ranger, déjà? Et Julia, c'est son avis aussi?

PAUL

Julia est raisonnable plus que moi-même, et quand je vous aurai expliqué tout à l'heure...

CONSTANCE

Oh! ça se gâte de plus en plus! Une scène d'adieu, probablement! Eh bien, en voilà un déjeuner qui sera gai! Si j'avais su, c'est moi qui ne me serais pas levée de si bonne heure!

SCÈNE XIV

LES MÊMES, JACQUELINE

JACQUELINE, *entrant affolée*

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

TOUS

Qu'est-ce qu'il y a donc?

JACQUELINE

Il est arrivé un malheur!

PAUL

A qui? à Férou?

JACQUELINE

Non, non, au baron! Et le valet de chambre vient te chercher pour que tu y ailles tout de suite. Le baron...

PAUL

Eh bien? eh bien?

JACQUELINE

Il est mort!

PAUL

Mort! Mon parrain est mort! Mais c'est impossible! Hier encore, quand il est parti pour la campagne, voir ses cousins...

JACQUELINE

C'est là-bas justement qu'il a été frappé. Un coup de sang, il paraît, ce matin, en se levant. Mais le valet de chambre te donnera tous les détails. Il t'attend pour retourner. Va vite!

PAUL, *allant à la porte de gauche.*

Je m'habille et j'y vais. (*A ses invités.*) Excusez-moi, je vous prie. Mettez-vous tout de même à table. Jacqueline vous servira.

LUCIEN

Non, non, mon ami, dans des circonstances pareilles! Tu es tout excusé. Laisse! Je conduirai ces dames déjeuner au cabaret. Ne t'inquiète de rien.

PAUL

Comme tu voudras.

JULIA

Mon pauvre Paul! (*Paul sort à gauche.*)

SCÈNE XV

LES MÊMES, MOINS PAUL

CONSTANCE, *mettant son chapeau.*

Ton pauvre Paul! Il n'est pas si à plaindre, en somme. Il est l'héritier du baron, n'est-ce pas ?

JULIA

Qu'est-ce que cela fait? Il aimait son parrain.

JACQUELINE

Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'il en hérite comme vous le croyez. Le baron, frappé ainsi, n'a certaine-

ment pas mis ordre à ses affaires. Il a des parents éloignés, des cousins, des petits-neveux...

CONSTANCE

Ah! c'est différent! Alors, ma pauvre Julia!...

LUCIEN

Voyons, Constance, viens-tu? Ne restons pas là. Le valet de chambre a sans doute des choses à lui communiquer.

CONSTANCE

Viens-tu, Julia?

(Lucien emmène Constance.)

SCÈNE XVI

JACQUELINE, JULIA

JULIA, à Jacqueline.

Dites-lui bien, n'est-ce pas, Jacqueline, que sa Julia l'aimera toujours, riche ou pauvre, et plus encore s'il est pauvre.

JACQUELINE

Oui, mademoiselle, je le lui dirai, soyez tranquille.
(Sort Julia.)

SCÈNE XVII

JACQUELINE, seule.

Comme elle a bon cœur!... Pauvre!... Mais c'est vrai tout de même, peut-être, que le voilà pauvre? Le baron en parlait toujours de son testament; mais entre dire et faire! Ah! comme les malheurs sont vite

arrivés! Pourtant si le baron avait eu le temps!... Firmin sait peut-être quelque chose? (*Allant à la porte du fond.*) Firmin!

SCÈNE XVIII

JACQUELINE, FIRMIN

FIRMIN, *entrant.*

Mame Jacqueline...

JACQUELINE

Dites donc, est-ce que vous avez entendu dire que le baron ait laissé un testament?

FIRMIN

Non. On dit justement le contraire. Les cousins du baron sont même déjà à la maison, rapport à ça. C'est chez eux qu'il a été frappé. Il a voulu appeler un notaire, paraît-il, mais trop tard. Alors, naturellement, les parents ont tout de suite fait prévenir les hommes de loi pour qu'on pose les scellés chez nous.

SCÈNE XIX

JACQUELINE, FIRMIN, PAUL

PAUL, *entrant.*

Que dites-vous, Firmin? On fait cela à la maison?

FIRMIN

Oui, monsieur Paul, et je suis même accouru exprès pour vous dire qu'on allait aussi venir les poser chez vous.

PAUL

Chez moi!

FIRMIN

C'est les parents qui l'ont demandé. Ils disent comme ça, que puisqu'il n'y a pas de testament, c'est eux qui héritent, et alors ils veulent être sûrs...

JACQUELINE

Sûrs de quoi? Est-ce qu'ils s'imaginent qu'on veut les voler?

PAUL

Tais-toi, Jacqueline, tais toi. (*A part.*) Ah! mon Dieu! que faire? (*Il s'assied troublé, puis se relève brusquement.*) Oui... il faut que je lui dise... il le faut! (*Haut.*) Où est Férou?

JACQUELINE

Dame, en bas, à sa salle d'armes.

PAUL

Firmin, allez lui dire de monter tout de suite.

FIRMIN

Et à la maison, monsieur, vous les laissez agir sans vous?

PAUL

Plus tard, j'irai plus tard, mais je veux voir Férou, d'abord, à l'instant. Allez le prévenir. (*Il s'assied près de la table.*)

FIRMIN

J'y vais, monsieur Paul, j'y vais. (*Il sort.*)

SCÈNE XX

JACQUELINE, PAUL

(Paul a jeté son chapeau sur une table et marche comme affolé.)

JACQUELINE

Eh ben, quoi? Je ne comprends pas. Pourquoi veux-tu voir Férou? Pourquoi rester ici? Firmin n'a pas tort. Vaudrait mieux y aller... Tu n'as donc pas ta jugeotte, voyons! (Paul tombe accablé sur un fauteuil en sanglotant.) Oui, tu pleures, ça se comprend. Ton parrain était si bon pour toi! Mais enfin, il faut se faire une raison.

PAUL, éclatant.

Ah! je n'ai plus qu'à me tuer!

JACQUELINE

Te tuer! parce que ton parrain est mort! Tu es fou!

PAUL

Je suis perdu! je suis perdu!

JACQUELINE

Comment! Perdu! Et nous, mon enfant, nous ne sommes donc pas là? Et le brave Férou? Et ta vieille Jacqueline?

PAUL, se jetant dans ses bras.

Ah! Jacqueline, Jacqueline, tu me pardonneras, toi, j'en suis sûr. Tu m'excuseras. Tu t'expliqueras que ce n'est pas ma faute. Mais lui, lui, Férou, si sévère pour les questions d'honneur, il n'admettra rien. Il me condamnera. Et il aura raison! Parce que, tu

auras beau dire, vois-tu, il n'y a pas d'excuse. Je suis un misérable.

JACQUELINE!

Le chagrin lui donne la fièvre, bien sûr. Mon pauvre petit, va!

SCÈNE XXI

PAUL, FÉROU, JACQUELINE

FÉROU, *venant du fond.*

Eh bien, tu m'as fait demander, tu as besoin de me voir, de prendre conseil avant d'aller là-bas? Pourquoi ça? Qu'est-ce qui se passe?

JACQUELINE

Ne le brusque pas, mon homme; il est déjà tout bouleversé.

FÉROU, *l'écartant et passant.*

Ne crains rien, Jacqueline, ne crains rien. Je conçois qu'il ait reçu un coup là, qu'il ait de la peine, bien, bien! C'est tout naturel. Mais que diable! Il a autre chose à faire, pourtant, que de pleurer. Sa place n'est pas ici. Elle est là-bas, à son poste, à sa caisse, puisqu'on y pose les scellés.

PAUL, *la tête dans ses mains et sanglotant.*]

Ah! mon Dieu! mon Dieu!

FÉROU

Ah çà! qu'est-ce que tu as donc à trembler comme une feuille parce que je te dis cette chose-là? Pourquoi restes-tu ainsi, la tête basse, sans me répondre? On dirait que tu n'oses plus me regarder. Qu'est-ce

que ça veut dire? Voyons donc!... Je me rappelle. Notre conversation de tout à l'heure... Tes demi-mots... Ta honte... Cette espèce d'aveu... Mille dieux! mon sang ne fait qu'un tour... Dis-moi que je me trompe... que je perds la tête, dis-moi donc quelque chose!... Il ne manque rien dans ta caisse, n'est-ce pas?

JACQUELINE

Qu'est-ce que tu dis-là, Férou?

PAUL, à genoux, près du canapé.

Oh! pardon! pardon!

FÉROU

Comment! c'est donc vrai! (*Levant la main sur lui.*)
Mille tonnerres!

JACQUELINE, le retenant.

Férou! Je t'en supplie! Mais c'est impossible! Il y a un malentendu. Le fils de notre général n'a pas fait une chose pareille! C'est pas vrai!...

FÉROU

Regarde-le, si c'est pas vrai!

PAUL

Férou, je ne suis pas un voleur, je te le jure! Je vais te dire. C'est l'exemple de Verdet. Et puis mon parrain me disait toujours: « Tout ce qui est ici est à toi. » Une seule fois d'ailleurs, pour la première fois... hier... Mais non! non, je suis un lâche de me défendre, et tu fais bien de me mépriser. Frappe-moi, frappe-moi, je le mérite. J'ai déshonoré le nom de mon père.

JACQUELINE

Ah! malheureux! Mais c'est un enfant, tu vois, Férou! Il a agi sans se rendre compte, il ne savait pas. Son repentir, son désespoir, te prouvent qu'il n'est pas mauvais, que c'est un moment d'erreur... de folie.

FÉROU

N'empêche que le nom de son père, comme il le sent bien, est déshonoré si la chose est sue. Or, c'est justement ce que je ne veux pas, que ce nom-là soit déshonoré. J'en ai la garde. Il s'agit de le sauver coûte que coûte! Assez de pleurnicheries, assez de comédies! Relevez-vous! Allons au plus pressé. Tachons de réparer son crime, si c'est possible... Combien manque-t-il dans la caisse?

PAUL

Vingt mille francs.

FÉROU

Vingt mille francs! Et on pose les scellés là-bas en ce moment! Et on va les poser ici tout à l'heure! Pas moyen, en si peu de temps, d'avoir la somme! Mille dieux! Je ne vois rien, rien! Et pourtant, à tout prix, il faut que le nom de Renaud sorte de là sain et sauf.

PAUL

Oh! je me tuerai plutôt!

JACQUELINE

Paul! Paul!

FÉROU, *allant à Paul.*

Je te défends de le faire, entends-tu! Tu n'as pas le

droit de mourir en laissant ton nom derrière toi dans la boue. Faut trouver autre chose! Faut trouver autre chose!

JACQUELINE, *vivement.*

Ecoute, mon homme. Veux-tu me permettre de chercher, moi? Tu sais, une femme, ça vous a quéque fois de bonnes idées.

FÉROU

Soit, Jacqueline. Tu es une femme de tête, et un brave cœur. Parle!

JACQUELINE, *à Paul.*

Paul, cette somme-là qui manque, elle aurait pu être aussi bien, n'est-ce pas, chez toi, que là-bas, dans la caisse?

PAUL

Oui. Mais tu sais bien que personne...

JACQUELINE

Laisse-moi finir. Alors, si par exemple elle avait été ici, dans le secrétaire, et s'il y avait eu pour servante une vol... je veux dire une femme qui aurait...

FÉROU, *bas à Jacqueline*

Tais-toi! J'y pensais. T'as eu la même idée que moi, ma brave femme! (*Haut.*) J'ai trouvé le moyen... j'ai trouvé...

PAUL

Quoi! de me sauver!

FÉROU

Oui, ou plutôt de sauver le nom de ton père. Car toi, pour le moment, tu ne m'intéresses plus. Mais

l'honneur du général Renaud, comte d'Olmütz, mille dieux! pour qu'il reste pur, je me ferais couper en quatre.

PAUL

Oui ! oui ! Cela seul est une question. Ne pensons qu'à cela ! Et moi aussi, vois-tu, pour cela, je suis prêt à tout. Dis vite quel est ton moyen.

FÉROU

Tu n'as pas besoin de le savoir. Tu n'as qu'à obéir. Tu l'as promis à ton père quand il est mort, que tu m'obéirais. Le jour est venu de la tenir, cette parole-là, et de la tenir comme on observe une consigne, sans discuter, sans comprendre, passivement. Avant tout, tu ne reverras plus cette femme.

PAUL

Je t'assure, Férou, que ce n'est pas à cause d'elle...

FÉROU

Tu ne la reverras plus, je le veux.

PAUL

Eh bien, soit, Férou, soit ! Je l'aime pourtant. Mais je n'ai pas le droit de discuter tes volontés. Je ne la reverrai plus.

JACQUELINE

Pauvre enfant !

FÉROU

Et maintenant, écoute bien. Tu vas t'en aller là-bas à la campagne, auprès de la dépouille de ton parrain. Tu y resteras. Jacqueline ira t'y rejoindre tantôt et te

communiquera ce que tu auras à faire et à dire. Et tu le feras, et tu le diras. Jure-le.

PAUL

Je le jure, Férou. Si terrible que soit la consigne, je m'y conformerai, sans discuter, sans comprendre, comme tu l'exiges.

FÉROU

Allons, marche, obéis, va-t'en.

PAUL

Pas sans te remercier, Férou. Bien que j'ignore ce que tu veux faire. Mais quoi que ce soit, je m'y sou mets et je t'en remercie. (*Il lui serre la main en pleurant.*)

FÉROU

Il n'y a qu'une façon de me remercier, c'est de devenir un honnête homme.

PAUL

Oh! après une leçon pareille, sois tranquille. (*Il sort.*)

SCÈNE XXII

JACQUELINE, FÉROU

JACQUELINE

Alors, vraiment, Férou, tu veux ?

FÉROU

Oui, femme, et ne raisonne pas. Obéis-moi, toi aussi. Ne perdons pas de temps. On va venir d'un mo-

ment à l'autre. Voici mes ordres. Le petit quittera la maison. Tu as des économies. Il peut donner des leçons d'armes. Avec ça, vous tâcherez de vivre.

JACQUELINE

Mais je ne veux pas, je ne veux pas. Moi aussi, j'ai eu l'idée. C'est moi qui ferai la chose. C'est moi qui m'accuserai d'avoir pris l'argent dans le secrétaire de Paul.

FÉROU

Toi, ma pauvre femme ! toi, aller en prison ! ah ! jamais de la vie, par exemple ! Ne me demande pas ça. Si tu faisais ça pour lui, je le détesterais. D'ailleurs, ces dévouements-là, c'est l'affaire des hommes. Et puis quoi, enfin ! C'est moi qui ai promis à son père de veiller sur lui, n'est-ce pas ? J'ai mal veillé, c'est à moi d'en supporter les conséquences.

JACQUELINE

Alors, toi, François Férou, chevalier de la Légion d'honneur, tu te laisseras condamner au baigne ?

FÉROU

Qué que ça fait, puisque je ne l'ai pas mérité ! D'ailleurs, elle n'ira pas au baigne avec moi, elle. (*Il arrache sa croix.*) Tiens, la voici ; tu la mettras dans le coffret où est celle de Renaud. Ah ! ma brave croix, tout de même ! (*Il la baise.*) Mais elle ne m'en veut pas, j'en suis sûr, de la quitter ainsi, pas plus que toi, n'est-ce pas, ma Jacqueline ? Elle et toi, vous savez bien que si Férou l'a noblement gagnée jadis, il va la gagner double aujourd'hui. (*Il la donne à Jacqueline.*)

JACQUELINE

Grand Dieu! on a sonné! Ce sont les gens de loi!

FÉROU

Va leur ouvrir, Jacqueline, que je fasse mon devoir. Mais avant, ma vieille, comme tu me versais autrefois un verre de riquiqui au moment de commencer le feu, embrasse-moi pour me donner du cœur. (*Ils s'embrassent.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LE JARDIN D'UNE GUINGUETTE HORS BARRIÈRE

A gauche, en pan coupé, la façade de la baraque en bois, percée d'une porte entre deux fenêtres, et garnie de plantes grimpantes. La fenêtre la plus proche des spectateurs est praticable, et permet de voir à l'intérieur une table de restaurant placée contre la fenêtre et flanquée de deux chaises. A l'avant-scène, hors de la baraque, un banc rustique. A droite, au premier plan, une table et des escabeaux, près d'un bosquet de lilas en fleurs. Au second plan, tables et escabeaux. A droite, au fond, tonnelle. Au fond, faisant suite à la tonnelle et courant vers la gauche, une haie d'aubépine qui rejoint la baraque, après s'être interrompue, vers son milieu, d'une demi-porte à claire-voie, aux deux montants soutenant une enseigne. Par la porte et au-dessus de la haie, on voit une ruelle de banlieue, des terrains vagues, des maisons lointaines, de maigres arbres, et, à l'horizon, Montmartre et ses moulins.

SCÈNE PREMIÈRE

CHOUPILLE, GRIBARD, RONDINOT,
LE CAPITAINE PONS

Choupille est vêtu en garçon de gargote ; Gribard est un vieux monsieur à mine de bureaucrate ; Ron-

dinot a l'apparence d'un petit rentier ; le capitaine Pons porte la redingote caractéristique de l'officier en demi-solde.

Au lever du rideau, Gribard et Rondinot achèvent de diner à la première table de droite ; le capitaine Pons est assis à l'intérieur de la baraque, près de la fenêtre ouverte.

CHOUVILLE, *de l'extérieur, tendant la Gazette à Pons, par la fenêtre.*

Voilà, mon capitaine. Et avec ça ?

PONS

Avec ça ? Rien... pour le moment.

CHOUVILLE

Bien, mon capitaine.

PONS

Tout à l'heure, quand le capitaine Davaux viendra, tu nous serviras une soupe et une portion pour deux. Pas de vin.

CHOUVILLE

Bien, mon capitaine. Pas de vin. Je vas dire à mame Jacqueline de vous soigner ça. Pas de vin ! (*Courant à la table de droite.*) Et pour ces messieurs ? Un verre de liqueur ? Anisette ? Crème des Barbades ? Vespetro ? (*Tout en parlant, il enlève le couvert du dessert.*)

GRIBARD

Non, mon ami. Du bon café. Du bon, entendez-vous !

CHOUVILLE

Oh ! soyez tranquille, monsieur. Je le fais moi-même. C'est mon triomphe. (*Il traverse la scène et*

s'arrête au seuil de la baraque.) Moitié eau-de-vie, n'est-ce pas?

GRIBARD

Non, non, sans eau-de-vie.

CHOUVILLE, *à part, avant de rentrer dans la baraque.*

Sans eau-de-vie! Ah! ils ne sont pas connaisseurs.
(*Il rentre dans la baraque.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MOINS CHOUVILLE

(*Le capitaine Pons lit son journal dans la baraque, près de la fenêtre.*)

GRIBARD

Ainsi, Rondinot, à votre avis, c'est ici que nous trouverons le fil de cette conspiration?

RONDINOT

Parfaitement, m'sieu Gribard, et, comme j'ai eu l'honneur de le dire dans mon rapport à M. le préfet de police, je crois que cela ne sera pas très difficile.

GRIBARD

Telle n'est pas mon opinion, Rondinot, je vous en ai averti. J'ai bien voulu venir avec vous, pour constater *de visu* la véracité de vos observations; mais je dois vous avouer que votre hypothèse me paraît tout à fait chimérique. Vous avez trop d'imagination.

RONDINOT

Vous avez peut-être raison, m'sieu Gribard, hiérarchiquement! Toutefois, permettez-moi d'insister. Les

faits sur lesquels je m'appuie sont des faits. (*Un homme à tournure d'officier en demi-solde vient de franchir la porte du jardin et d'entrer dans la baraque.*) Et tenez! voici le second individu que j'ai signalé, le capitaine Davaux. Celui-ci est le chef de la section du Temple. (*A la vue du capitaine Davaux, le capitaine Pons a fermé la fenêtre.*) Vous voyez, l'autre ferme la fenêtre. Ils vont parler de la chose. Mais tout cela n'est rien encore...

SCÈNE III

LES MÊMES, CHOUPILLE

CHOUPILLE, *apportant le café.*

Le moka de ces messieurs! Pas un verre de liqueur? Anisette, crème des Barbades, vespéto?

GRIBARD

Merci. (*Voyant que Choupille veut verser le café.*) Laissez! laissez! (*A Rondinot.*) Les garçons versent toujours trop vite. (*Il prend la cafetière et verse lui-même.*)

(*On tape aux vitres de la baraque.*)

CHOUPILLE, *se retournant et regardant vers la fenêtre.*

Fichtre! le capitaine Davaux qui est là. Voilà, voilà, mon capitaine! (*Il court vers la porte de la baraque.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MOINS CHOUPILLE

GRIBARD

Vous disiez donc?

RONDINOT

Je disais que tout cela n'est rien encore. Voici le bouquet. Cette conspiration, vous le savez, a pour chef un puissant personnage, un pair de France, dont je n'ose prononcer le nom. Or, le principal agent, l'aide de camp de ce chef, il est ici, m'sieu Gribard.

GRIBARD

Ici, dans cette guinguette tenue par Jacqueline Férou?

RONDINOT

Précisément.

GRIBARD

Et qui est-ce?

RONDINOT

C'est le jeune Paul Renaud, le fils du général comte d'Olmutz.

GRIBARD

D'où tenez-vous ce détail important?

RONDINOT

Ça, m'sieur Gribard, c'est mon affaire. Tout ce que je peux vous dire, c'est que j'ai été mis sur cette piste à la suite du vol pour lequel François Férou s'est fait condamner. J'ai mon idée là-dessus.

GRIBARD

Oui, vous me l'avez dit déjà : une idée chimérique, je vous le répète. Quoi ! c'est le jeune Renaud, pensez-vous, qui aurait puisé lui-même dans la caisse du baron ?

RONDINOT

Juste.

GRIBARD

Et pour subvenir aux frais de la conspiration?

RONDINOT

C'est cela même.

GRIBARD

Et le sergent aurait endossé le vol pour sauver des complices plus haut placés?

RONDINOT

Vous y êtes.

GRIBARD

Mais, mon pauvre ami, c'est un roman!

RONDINOT

Possible, m'sieu Gribard. Mais, en tout cas, c'est un roman dont je me charge d'avoir la clef, si on veut me laisser agir.

GRIBARD

Votre assurance me trouble un peu, je l'avoue. Et si j'étais certain que vous ne compromissiez pas l'administration...

RONDINOT

Soyez tranquille, m'sieu Gribard. J'ai fait mes preuves.

GRIBARD

Eh bien, soit! Mon rapport sera favorable. Et vous pourrez commencer vos expériences...

RONDINOT

Oh! tout de suite. J'ai déjà mon plan. D'abord, je ne bouge pas d'ici jusqu'à ce soir.

GRIBARD

Mais votre présence prolongée semblera singulière.

RONDINOT

Quand je dis d'ici, je veux dire des environs. Là, derrière ces lilas, il y a une haie que j'ai remarquée. Derrière cette haie, un terrain vague, de grandes herbes. J'y serai fort bien. Je ne verrai pas et je n'entendrai pas tout ce qui se passe ici, mais j'en attraperai quelque chose sûrement. C'est un moyen très simple, bien bête. Ce sont les meilleurs. *(Il se lève.)*

GRIBARD

Que faites-vous?

RONDINOT

Je me mets à la besogne, m'sieu Gribard.

GRIBARD

Quoi! vous allez...?

RONDINOT, *jetant un rapide coup d'œil vers la baraque.*

Oui. L'instant est bon. Personne ne nous voit. Passez vite payer au comptoir. J'aurai l'air d'être sorti avant vous. Pardon, excuse, de vous quitter ainsi. Mais l'occasion, vous comprenez... *(Il disparaît derrière les lilas.)*

SCÈNE V

GRIBARD, *seul.*

(Il traverse rapidement la scène, puis, à la porte de la baraque.) Garçon! *(Se tournant vers la ruelle, comme s'il parlait à quelqu'un déjà parti.)* Je vous rejoins, mon cher, je vous rejoins!

SCÈNE VI

GRIBARD, CHOUPILLE

CHOUPILLE, *arrivant au seuil de la baraque.*

Vous voulez l'addition, m'sieu ? Attendez un peu que je compte... Ces messieurs ont une tête de veau...

GRIBARD

Inutile. Tenez ! *(Il lui donne un écu de cinq francs, puis s'en va.)*

CHOUPILLE

Et votre monnaie, m'sieu ?

GRIBARD

Gardez ! gardez ! *(Il sort par la porte du jardin et s'en va à droite.)*

SCÈNE VII

CHOUPILLE *seul, faisant sauter l'écu, après un moment d'ahurissement.*

Mâtin ! Un écu de cinq francs ! Y a au moins quinze sous pour moi ! *(Se retournant vers la ruelle.)* Merci, monseigneur. *(Il revient vers la table de droite pour la desservir.)* Ce n'est pas tous les jours, que j'ai des chances pareilles. Avec les vieilles moustaches, là, *(Montrant la baraque.)* pas de pourboire ! Pauvres diables ! ça ne prend pas même de vin ! Ainsi ! Sans compter que mame Jacqueline doit y perdre, à leur donner des portions doubles sous prétexte de demi-portions. C'est une si brave femme ! bien sûr, que chez une autre que chez elle, je ne resterais pas. Pour ce qu'on gagne ici ! Il est vrai de dire, qu'en revanche,

elle fricote! (*Faisant le geste d'un baiser sur le bout de ses doigts.*) Dame! j'ai un faible pour sa cuisine. (*Il se verse le café restant dans la cafetière.*) Et pour mon café, donc! (*Il met un morceau de sucre dans la tasse et la sirote.*)

SCÈNE VIII

CHOUVILLE, JACQUELINE

JACQUELINE, *au seuil de la baraque.*

Eh ben ! Choupille, tu maraudes ! Toujours !

CHOUVILLE

Non, mame Jacqueline. Vous voyez, je fais mon service. Je rince les tasses... avec ma langue.

JACQUELINE

Ah ! je n'ai pas envie de rire, va, Choupille.

CHOUVILLE

Sans doute, mame Jacqueline, sans doute. Et pourtant, comme dit la chanson, c'est encore ce qu'on a trouvé de meilleur contre l'envie de pleurer.

JACQUELINE

Tu n'as pas remarqué comme monsieur Paul a l'air triste depuis quelque temps ?

CHOUVILLE, *reposant sur la table
la desserte du café.*

Depuis quelque temps ! V'là six mois que je suis ici, et je ne l'ai jamais vu gai. Vous non plus, d'ailleurs, faut vous rendre cette justice, vous n'êtes plus la même qu'autrefois, au huitième léger.

JACQUELINE, *s'asseyant à droite.*

Ah ! le huitième léger ! Comme on était heureux ! Et comme tout le monde, au régiment, nous aimait, mon pauvre homme et moi !

CHOUPILLE

Voyons, mame Jacqueline, ne vous faites pas de peine. Ne pensez pas à vos malheurs.

JACQUELINE

A quoi donc penserais-je, alors ? Mon pauvre Férout ! Lui, lui, là-bas. Depuis huit mois, déjà ! Je ne peux pas le croire encore. Je ne peux pas m'habituer à cette idée-là.

CHOUPILLE

Le fait est que c'est dur aussi. Et injuste surtout !

JACQUELINE

Oh ! oui, injuste !

CHOUPILLE

Bien sûr. Je vous demande un peu ! Envoyer un brave homme au bagne, parce qu'un soir, ayant trop bu, il a un peu... (*Faisant le geste classique de la pantomime, signifiant l'action de voler.*)

JACQUELINE

Assez ! Ne parle pas de ça. Tu n'as pas le droit de le juger.

CHOUPILLE

Ne vous fâchez pas, mame Jacqueline. Vous savez, ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous chagriner, vous qui m'avez recueilli quand j'étais sans place. Et ce n'est pas non plus pour mépriser le sergent. Au contraire !

JACQUELINE

Je l'espère bien. Tu n'as pas à le mépriser. Ni toi, ni personne.

CHOUPIILLE

Ni personne. C'est mon avis. Je voudrais voir que quelqu'un devant moi...

(On cogne aux vitres de la baraque.)

JACQUELINE

Tiens, on t'appelle.

CHOUPIILLE

Voilà, voilà, mon capitaine! *(Il entre dans la baraque en emportant la desserte du café.)*

SCÈNE IX

JACQUELINE, seule, assise à la table de droite.

Ah! mon pauvre Férou! mon pauvre homme! Comme il doit souffrir, là-bas! Et surtout à se demander comment les choses ont tourné ici! Et s'il le savait, grand Dieu! S'il savait que nous sommes au bout de nos ressources! Il n'y a pas à dire, à la Saint-Michel, faudra fermer boutique. Toutes nos petites économies y ont passé, là-dedans. Je croyais bien faire. Ah! c'est comme les leçons d'armes. Férou s'imaginait... Oui, parlons-en! Quand il y a tant de vieux soldats sur le pavé. Et c'est pour cela aussi qu'il est triste, mon Paul. Il voudrait m'aider. Il ne peut pas. *(Elle se lève.)* Et puis, cette conspiration! Qu'est-ce que ça deviendra? C'est bien du risque pour lui. Et son amour aussi, voilà qui le tourmente! Il tâche bien de l'oublier. Mais est-ce possible? Et ça,

encore, si Férou le savait, que dirait-il? Pourtant... Julia est si gentille, si bonne! Ah! cela vaudrait mieux tout de même, si Férou le savait, s'il était là enfin! Pourquoi n'y est-il pas? Pourquoi ai-je consenti à cet affreux sacrifice? Il aurait veillé sur Paul mieux que moi. Il lui serait de bon conseil dans cette affaire de conspiration. Lui seul a la poigne qu'il faudrait pour nous remonter, et Paul, et moi-même, Moi, de savoir mon brave homme là-bas, et de sentir mon petit si malheureux, ça me fait perdre le cœur et la tête. (*Elle pleure en s'asseyant.*)

SCÈNE X

JACQUELINE, PAUL

PAUL, *arrivant par la gauche à la porte du jardin.*
Bonsoir, maman Jacqueline.

JACQUELINE, *s'essuyant les yeux avec son tablier.*

Ah! te v'là! Bonsoir, mon fi. (*Elle l'embrasse.*)

PAUL

Tu pleurais encore?

JACQUELINE

Non, non, ce n'est pas vrai... Eh bien, et toi, es-tu plus content que ce matin?

PAUL

Peuh! Toujours la même chose. Je ne trouve rien. Ces messieurs sont là?

JACQUELINE

Ils t'attendent. Est-ce qu'il y a du neuf pour votre affaire?

PAUL, *d'un ton las.*

Oui. C'est-à-dire, toujours la même chose aussi... Des rendez-vous où on parlera, où on ne fera rien. Mais je te conterai ça tout à l'heure. Il faut que je leur transmette d'abord...

JACQUELINE, *le poussant vers la porte de la baraque.*

Va, va, la consigne avant tout. Je mets ton couvert dans le jardin, n'est-ce pas? On a plus d'air.

PAUL

Si tu veux. (*Il entre dans la baraque.*)

SCÈNE XI

JACQUELINE, puis CHOUPIILLE

JACQUELINE, *à la porte de la baraque.*

Choupille! Vivement! Le couvert de monsieur Paul!

CHOUPIILLE, *la bouche pleine, apportant des assiettes et un verre.*

Voilà, mame Jacqueline!

JACQUELINE

Qu'est-ce que tu manges? Ce n'est pas au plat de monsieur Paul, j'espère, que tu as touché?

CHOUPIILLE

Ah! jamais! par exemple! C'est un croûton qui traînait dans une assiette. Alors, comme j'ai de l'ordre... je l'ai mis de côté.

JACQUELINE, *lui prenant les assiettes des mains et les posant sur la table.*

Prouve-le, que tu as de l'ordre. Va soigner ta vaisselle. Et tout à l'heure, quand monsieur Paul sera prêt à dîner, tu tireras un petit broc de vin, bien frais.

CHOUPILE

Oui, mame Jacqueline (*Il rentre dans la baraque.*)

SCÈNE XII

JACQUELINE, *seule, essuyant avec soin les assiettes et le verre.*

Ça le remettra. Il doit être fatigué. Toute la journée en courses! Aussi je lui ai fait une soupe!.. Ah! si mon brave homme était avec nous! C'est lui qui aimait bien cette soupe-là! Pauv' vieux! Qu'est-ce qu'il mange, là-bas, lui?

SCÈNE XIII

JACQUELINE, *à l'avant-scène*, PAUL, PONS,
DAVAUX, *au fond, sortant de la baraque.*

PONS

C'est entendu, Renaud.

DAVAUX

Parfaitement!

PAUL

Alors, messieurs, à samedi!

DAVAUX

Parfaitement!

PONS, *se frottant les mains.*

Et, cette fois-ci, ça va ronfler!

(Pons et Davaux sortent par la porte du jardin en fredonnant l'air de la charge, le chapeau sur l'oreille et faisant mouliner leurs cannes.)

SCÈNE XIV

JACQUELINE, PAUL

PAUL, *revenant à l'avant-scène.*

Ah! les vieux fous!

JACQUELINE

En effet, ils ont l'air tout gaillard. Ça marche donc, votre affaire?

PAUL, *s'asseyant sur le banc rustique, à gauche.*

Pas comme je voudrais. Nous serons bien avancés quand nous aurons lu une lettre du maréchal!

JACQUELINE

Ah! mais il y a quelque chose de décidé, alors, si le maréchal vous écrit?

PAUL

Hélas! non. A quoi bon cette nouvelle lettre? Il se compromettra encore, pourquoi? Pour nous dire, comme les autres fois, d'attendre, de patienter, que le moment n'est pas venu. On distribuera en son nom quelques subsides. On ira les boire à la santé de l'Empereur. Il en résultera des disputes dans les cafés, des duels. Et puis après? Est-ce avec des bêtises pareilles qu'ils le ramèneront? Avec des fusils et des sabres,

oui! Voilà ce qu'il faudrait! Une émeute! Soulever les faubourgs! A la bonne heure! On se battrait. Il y aurait peut-être quelque chose à faire. Ah! que je voudrais trouver une occasion!.. Mais non, non. Elle ne viendra pas. Et, en attendant, nous crevons d'ennui, Jacqueline, et aussi de misère, hélas!

JACQUELINE

Oh! pas toi, pas nous. Il y a justement pour ce soir un dîner qui te plait.

PAUL

Qui, ce soir, sans doute, et quelques jours encore. Mais combien de temps cela durera-t-il? Si tu crois que j'ignore où nous en sommes! Tes pauvres économies, elles sont loin! Et moi, moi, au lieu de t'aider, je te suis à charge.

JACQUELINE, *s'asseyant auprès de lui.*

Qu'est-ce que tu dis là? Est-ce qu'un enfant est jamais à charge à sa mère?

PAUL

Pardon, maman Jacqueline, pardon! Mais c'est qu'aussi, vois-tu, je m'en veux de ne rien trouver, rien! J'en ai cherché, de l'ouvrage. Mais quel ouvrage? Je ne sais aucun métier. Je ne suis bon qu'à faire un soldat.

JACQUELINE

C'est le plus beau de tous les métiers.

PAUL

Pas aujourd'hui.

JACQUELINE

Ça, c'est vrai. Ah! si l'Empereur était là, tu serais déjà au moins lieutenant, mon Paul.

PAUL

Eh! c'est bien pourquoi j'y suis entré, dans cette conspiration. J'y ai cru, d'abord, à l'enthousiasme de ces vieux officiers qui répétaient sans cesse que l'ancien allait revenir. J'ai espéré comme eux. Je me disais : « Oui, il reviendra, et, avec lui, le bon temps. Et je gagnerai l'épaulette. Et j'assurerai le sort de mon brave Féroù, de maman Jacqueline. »

JACQUELINE

Mais c'est ce que tu feras, mon petit. Je suis tranquille, va.

PAUL, *se levant.*

Hélas! Je ne l'ai plus, cet espoir-là. Je vois que les jours et les jours se passent, vainement. Ah! ces vieux fous, je les envie. Ils mourront heureux, malgré tout, n'ayant jamais douté de leur rêve; car leur rêve est nourri de leurs souvenirs, et la fin de leur vie en est tout illuminée. Mais moi, moi, je vivrai et je vieillirai inutile, sans avoir rien fait, sinon du mal à ceux qui m'auront aimé.

JACQUELINE, *se levant.*

Ne parle pas comme ça!

PAUL

J'ai tort, en effet. Tu as déjà bien assez de chagrin, et par ma faute!

JACQUELINE

Voyons, va te mettre à table. Une bonne soupe, un petit coup de vin clairet, ça te chassera les idées noires.

PAUL

Quand je pense que tu as le cœur de me gâter et que je l'accepte, tandis que Féroù...

JACQUELINE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Tais-toi, je l'en prie, tais-toi. (*Elle le pousse vers la table de droite et se retourne vers la baraque en appelant.*) Choupille! La soupe et le broc!

SCÈNE XV

LES MÊMES, CHOUPILLE

CHOUPILLE, *arrivant avec la soupière et le broc.*

Elle sent joliment bon! Et le pichenet aussi. (*Reniflant avec gourmandise.*) Humph!

JACQUELINE, *les lui prenant des mains.*

Donne. Je le servirai moi-même... (*Posant la soupière et le broc sur la table.*) Là! tu vas te régaler.

CHOUPILLE

Oh! oui! il va se régaler. (*Il rentre dans la baraque.*)

SCÈNE XVI

JACQUELINE, PAUL

PAUL

Ah! je n'ai ni faim ni soif.

JACQUELINE

Tu veux donc tomber malade? Eh ben, Féroù serait content, s'il apprenait ça! Il trouverait que je te

soigne d'une belle façon!.. Songe donc! Si un jour où l'autre on avait sa grâce. Car enfin, mademoiselle Julia...

PAUL

Ah! ne me parle pas d'elle, je t'en prie. Ne renouvelle pas mes remords.

JACQUELINE

Mais ce n'est pas d'elle que je te parle, c'est de Férou.

PAUL

Oui, c'est vrai, pardon! C'est vrai, elle a fait des démarches pour obtenir la grâce de Férou. Démarches inutiles, d'ailleurs. Rien ne nous réussit. N'est-ce pas chimérique, cet espoir? Hélas! à celui-là aussi, j'ai cru. Cela me servait d'excuse pour revoir Julia. Oui, d'excuse. Car, après ma promesse formelle à Férou, je ne devais pas la revoir. J'ai eu tort, vois-tu...

JACQUELINE

Mais non, mais non, mon cher enfant. Puisqu'il s'agissait de mon pauvre homme! Dans des circonstances pareilles, je t'en aurais presque voulu, moi, de ne pas la revoir. Tu n'as rien à te reprocher. Tu as bien fait.

PAUL

Je ne crois pas, Jacqueline. Tu as beau dire, en la revoyant, je manquais à ma parole. Aussi, j'ai réfléchi. Et j'ai résolu de cesser. Depuis quinze jours déjà...

JACQUELINE

Voilà donc pourquoi tu es plus triste depuis quelque temps?

PAUL

Oh ! non, non. Je devrais, au contraire, en être presque heureux.

JACQUELINE

Pourquoi ?

PAUL

Ah ! pourquoi ? Parce que... Férou avait raison, vois-tu, parce que cet amour est un danger pour moi ! Parce que j'en ai peur ! Parce que, quand je suis auprès d'elle, je me sens prêt à devenir lâche. Oui, Jacqueline, il y a des instants, le croirais-tu, où j'ai envie de fuir avec elle. Où ? Je ne sais pas. A l'étranger ! A l'aventure ! En Amérique, peut-être ! On dit qu'il y a, là-bas, des 'pays nouveaux, de l'or à conquérir, une existence ouverte aux audacieux. Mais ne crains rien, ma bonne Jacqueline. Ta présence me sauve de ces tentations. Tu es là, toi. Je ne peux pas, je ne veux pas t'abandonner !

JACQUELINE

Bien sûr. Allons, rassieds-toi. Qui donc, là-bas, te soignerait comme moi, mon cher enfant ? Qui est-ce qui t'en ferait, de la soupe comme ça ? Ne parlons plus de Julia. Mange. (*Elle le force doucement à se rasseoir, et commence à lui servir sa soupe.*)

SCÈNE XVII

LES MÊMES, CHOUPILLE.

CHOUPILLE, *du seuil de la baraque.*

Mame Jacqueline ! m'sieu Paul ! Je viens de voir par la lucarne de la cuisine un fiacre s'arrêter au bout

de la ruelle, et une dame qui se dirige par ici. (*Il rentre dans la baraque.*)

SCÈNE XVIII

JACQUELINE, PAUL

PAUL, *se levant.*

Est-ce que ce serait elle? Ici!

JACQUELINE

Elle a peut-être de bonnes nouvelles! (*Allant vers la porte du fond.*) Mais oui, c'est elle.

SCÈNE XIX

LES MÊMES, JULIA

JULIA, *entrant vivement, puis pâmée.*

Ah! Paul! Ah! te voilà!

JACQUELINE, *la soutenant.*

Eh ben, voyons. voyons!

JULIA, *courant à Paul.*

Méchant, qui veux me fuir! Quinze jours sans te voir. Mes deux dernières lettres sans réponse. Pourquoi, Paul? pourquoi?

JACQUELINE

Il a eu beaucoup à faire.

PAUL

Oui, beaucoup.

JULIA

Oh ! je sens que tu ne me dis pas la vérité. Je te le répète, tu veux me fuir. Tu ne m'aimes donc plus ?

PAUL

Hélas ! Julia, je t'aime toujours, je t'aime trop. Mais...

JULIA

Quoi ?

PAUL

Je te l'ai déjà dit, tu le sais bien. Inutile de discuter encore devant Jacqueline...

JULIA, à Jacqueline qui veut s'éloigner :

Ne vous en allez pas, Jacqueline. C'est devant vous, au contraire, que je veux parler. C'est pour cela aussi que je suis venue. C'est pour vous faire juge vous-même que je ne suis pas folle, comme il le prétend. Vous l'aimez, vous aussi ; vous m'aidez à le persuader que j'ai raison.

PAUL

Julia, je l'en prie...

JACQUELINE

Oh ! parlez, parlez, mademoiselle. Je voudrais tant le voir heureux !

JULIA

Eh bien ! justement, c'est son bonheur que je veux aussi. Et ce bonheur, Jacqueline, il est possible, et vous devez l'y décider. L'existence qu'il mène ici est pleine de dangers, et de dangers inutiles. Il vaudrait mieux... Enfin, il le faut... il faut qu'il parte avec moi, voilà tout.

JACQUELINE

Partir! lui! Me quitter!... Oh! mademoiselle!...

JULIA

Comprenez-moi, Jacqueline. Je ne lui demande pas de vous abandonner en ce moment. Non! Bien entendu, avant tout, j'obtiens la grâce de votre mari. Mais une fois la chose obtenue, pourquoi ne pas exécuter mon projet? N'est-il pas vrai, ma bonne Jacqueline, que ce projet est raisonnable, que vous pensez comme moi? Ah! Paul, je suis sûre qu'elle est de mon avis, puisqu'elle sait combien nous nous aimons, et puisqu'elle t'aime.

PAUL

Julia, Julia, j'ai ici des devoirs à remplir.

JULIA

Mais ton premier devoir, c'est de m'aimer. Dites-le lui donc, Jacqueline. Il vous croira, vous.

JACQUELINE

Je veux bien le lui dire, mademoiselle. Mais il ne me croira pas. Il est le fils du général Renaud, comte d'Olmütz. Ah! si Férou vous entendait parler de la sorte!...

PAUL

Tu vois, Julia. Elle, qui est si faible pour moi, n'ose pas te donner raison. Et si Férou, en effet, était ici, lui, quelle colère, quelle juste colère à la seule idée que j'aie pu admettre un rêve pareil!

JULIA

Hé! que t'importe la colère de cet homme? Pour

t'imposer ton devoir, il faudrait d'abord que lui-même...

PAUL

Tais-toi, Julia, tais-toi ! Tu te laisserais aller maintenant à des paroles que je te défends de prononcer devant Jacqueline... (*Allant serrer la main de Jacqueline.*) et devant moi.

JULIA

Pardonnez-moi, Jacqueline !

JACQUELINE

C'est tout pardonné, mademoiselle. Je sais que vous avez bon cœur. Et vous ne lui en voudrez pas, à lui non plus, n'est-ce pas, de vous avoir parlé ainsi, presque durement. C'est que, voyez-vous, Férou et moi, nous sommes comme ses père et mère, et alors, vous comprenez...

JULIA

Je n'en veux à personne, Jacqueline. (*Se pendant au bras de Paul.*) Surtout à lui ! Je l'aime tellement !

PAUL

Et moi, Julia ! Moi aussi, je t'aime !

JULIA

Alors, au moins, promets-moi de ne plus rester des quinze jours sans me donner de tes nouvelles, sans venir me voir !... Cela, Jacqueline, vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

JACQUELINE

Oh ! oui, mademoiselle, oui, de grand cœur. Il le peut. Il le doit. Vous êtes si brave ! Comment vous refuser ça, à vous qui vous occupez de mon pauvre

homme!... Va, Paul, va reconduire mademoiselle Julia jusqu'à sa voiture.

JULIA

Merci, Jacqueline, merci!

(*Paul l'entraîne par la porte du jardin.*)

SCÈNE XX

JACQUELINE, *seule, les suivant des yeux.*

Bien sûr, qu'ils seraient heureux ensemble n'importe où, plutôt qu'ici! Ah! comme la vie s'arrange mal!

SCÈNE XXI

JACQUELINE, CHOUPILLE

CHOUPILLE, *au seuil de la baraque.*

Mame Jacqueline, v'là le jour qui baisse. M'sieu Paul restera peut-être un bon moment avant de revenir. La soupe va prendre froid. (*Montrant la table servie.*) Si je la rentrais?

JACQUELINE

Oui.

CHOUPILLE, *passant devant elle pour aller à la table de droite.*

Je crois que je pourrai rentrer aussi le couvert?

JACQUELINE

En effet. Le feu doit être presque éteint, d'ailleurs. (*Sur le seuil de la baraque.*) Ah! il va en faire un, de mauvais dîner! (*Elle rentre dans la baraque.*)

SCÈNE XXII

CHOUPILE, *seul.*

Eh! ben, moi pas, probablement, moi pas. Parce que, ça (*Soulevant le couvercle de la soupière.*), c'est une soupe dont j'hériterai. Il n'a seulement pas touché à son assiette. Ah! si ça ne fait pas pitié! Si je la mangeais toujours, en attendant, c't'assiette-là? (*Il s'assied.*) Je ne déteste pas la soupe froide, moi. (*Il y trempe son doigt et le suce.*)

SCÈNE XXIII

CHOUPILE, FÉROU

(*Tandis que Choupille mange, Férou paraît derrière la haie, entre la tonnelle et la porte du jardin, regarde l'enseigne, puis pousse la porte et pénètre dans le jardin, d'un pas vacillant. Il est en haillons, un bâton à la main, les pieds nus. Il a la barbe courte, hérissée, et un grand chapeau tout bossué sur la tête.*)

CHOUPILE, *après avoir avalé quelques cuillerées.*

Hé! ça se laisse avaler. Pourvu qu'on ne me voie pas! (*Il se retourne et aperçoit Férou qui est appuyé à la baraque.*) Un mendiant! (*Il se lève et va vers Férou.*) Héli là-bas! Est-ce qu'on entre comme ça chez le monde? Qu'est-ce que vous voulez?

FÉROU, *continuant à avancer, en s'appuyant à la baraque.*

Je suis à bout. Je vais tomber. (*Il se traîne jusqu'au banc rustique, à gauche, et s'y laisse tomber.*)

CHOUVILLE

Ah! c'est trop fort! Faites comme chez vous, parleu!

FÉROU, *la tête baissée sur la poitrine.*

Jacqueline, Jacqueline...

CHOUVILLE

Quoi? Ben oui, c'est ici chez mame Jacqueline. Et puis après?

FÉROU

Va me la chercher. Tu m'entends (*Otant son chapeau.*), Choupille?

CHOUVILLE, *le reconnaissant.*

Le sergent! (*Courant vers le fond.*) Mame Jacqueline! Venez vite!

FÉROU, *se serrant l'estomac à deux poings.*

Ah! je n'en peux plus!

SCÈNE XXIV

CHOUVILLE, FÉROU, JACQUELINE

JACQUELINE, *arrivant par la porte de la baraque.*

Quoi? Qu'est-ce qu'il y a?

CHOUVILLE, *montrant Férou.*

Là! Le sergent!

FÉROU, *se soulevant.*

Jacqueline!

JACQUELINE, *courant à lui.*

Férou! (*Se jetant dans ses bras.*) Mon pauvre homme!
Mon pauvre homme!... Mais comment...?

FÉRON

Évadé! Je me suis évadé. Il y a un mois. J'ai faim!

JACQUELINE, *montrant la soupière à Choupille.*

Ça! donne ça! (*Elle soutient Férou dans ses bras.*)
Du courage, Férou! Je suis là, ne crains rien. (*Elle prend la soupière des mains de Choupille.*) Tiens, mange (*Férou mange une cuillerée.*) Laisse-nous, Choupille, laisse-nous!

CHOUPILE

Bon appétit, sergent. (*Il rentre dans la baraque.*)

SCÈNE XXV

FÉROU, JACQUELINE

JACQUELINE

Y a donc longtemps que tu n'avais pas mangé?

FÉROU

Trois jours. (*Il mange encore.*) Et marché tout le temps.

JACQUELINE

Avec ses pauvres pieds tout meurtris!

FÉROU

J'ai cru que je n'arriverais jamais!

JACQUELINE, *allant à la table et en rapportant un verre de vin.*

Tu dois avoir soif aussi? Avoir tant marché!

FÉROU

Depuis un mois, je marche comme ça.

JACQUELINE

Tiens, bois. (*Elle lui tend le verre qu'il vide à longs traits.*) Tu te sens mieux, n'est-ce pas?

FÉROU

Oui ! Ah ! oui. Ma brave femmel

JACQUELINE

Veux-tu rentrer?

FÉROU

Non, non. Je suis bien, ici, près de toi.

JACQUELINE

Qu'est-ce que tu vas manger encore?

FÉROU

Rien... Tu sais, en campagne, j'ai appris ça : quand on est resté longtemps à jeun, faut pas trop manger tout de suite. Et puis, maintenant, ça va bien, je t'assure, tout à fait bien, puisque je suis là, avec toi, et puisque je vais savoir...

JACQUELINE

Savoir quoi donc?

FÉROU, *se levant et traversant la scène.*

Et le petit?... Parce que, tu comprends, si je me suis évadé, c'est à cause de lui, pour savoir. Ah ! je n'y tenais plus ; je pensais toujours : Qu'est-ce qu'il fait ? qu'est-ce qu'il fait ? (*Se rasseyant à droite.*)

JACQUELINE

Rien de mal, Férou, je t'assure.

FÉROU

Oh! toi! toi! tu es si faible pour lui! Rappelle-toi les paroles de son père. Alors, je me disais : « Et ta consigne, mon vieux, est-ce que tu la remplis, à rester comme ça au baigne, loin d'eux, sans nouvelles? » Il me semblait que je trahissais Renaud, en n'étant pas à mon poste. Ah! je me mangeais les sangs, à cette idée-là! Et c'est pour ça que j'ai déserté... Oui, déserté, puisque je leur devais cinq ans là-bas. Mais non, non, mille dieux! pas déserté, puisque ma consigne m'appelait ici, puisqu'en y venant, je venais au drapeau! (*Il se lève.*)

JACQUELINE

Férou, ne t'exalte pas, je t'en prie. Encore une fois, je t'assure que Paul...

FÉROU

Où est-il?

JACQUELINE

Choupille va aller te le chercher.

FÉROU

Il n'habite donc pas ici, avec toi? Ah! tu vois bien, je me doutais...

JACQUELINE

Si, mais si, il habite avec moi. Il est absent pour un moment, voilà tout; mais il habite ici, avec moi.

FÉROU

Ah! ah! bien. Il ne t'a pas abandonnée, alors? (*Il se rasseoit.*)

JACQUELINE

Lui, m'abandonner, le cher enfant! Il est toujours.

resté auprès de moi, tendre et bon, comme pour une mère!

FÉROU

Et il a fait tout ce qu'il m'avait promis de faire?

JACQUELINE

Oui, oui... Il travaille. Il vit comme tu voulais. Il a renoncé aux plaisirs, à ses mauvais amis, à tout enfin, oui, oui, tout.

FÉROU

Regarde-moi un peu en face, Jacqueline. Tu rougis : tu ne me dis pas la vérité.

JACQUELINE

Mais, Férou...

FÉROU

Et... elle? Cette Julia?... Il s'était engagé à ne plus la revoir... et... il l'a revue, je le devine, j'en suis certain... Allons, ne mens pas, Jacqueline : il la voit toujours, n'est-ce pas?

JACQUELINE

Je vais te dire, Férou, laisse-moi t'expliquer; ce n'est pas comme tu le penses. Il l'aime, oui, mais elle le mérite. Elle s'est occupée de ta grâce.

FÉROU

Ah! il s'agit bien de ma grâce! Ma grâce!... Même à ce prix-là, il ne devait plus la revoir! Si je lui ai défendu de la revoir, j'avais mes raisons... Une femme, vois-tu, tu ne sais pas le mal que ça peut nous faire. Ce n'est pas pour toi que je parle, bien entendu. Enfin, je te l'ai déjà dit, je ne sais pas, mais j'ai toujours eu comme une idée qu'elle nous porterait mal-

heur. Et puis, quoi? Ce qui est juré est juré; il a manqué à sa parole : c'est un drôle!

SCÈNE XXVI

FÉROU, JACQUELINE, PAUL

PAUL, *entrant par le fond.*

Férou! mon vieux Férou!

FÉROU

Un instant, monsieur!... Il ne s'agit pas de ça, en ce moment... Il y a autre chose.

PAUL

Que veux-tu dire?

FÉROU

Je veux dire que vous avez oublié vite vos engagements.

PAUL

Comment?

JACQUELINE

Eh bien, oui, Paul, c'est vrai. Tu as revu Julia, tu as eu tort; nous avons eu tort!

PAUL

Pardon, Férou, pardon!

FÉROU

C'est bientôt dit, ça!... Mais si vous avez manqué à cet engagement-là, vous pouvez manquer à d'autres. Je n'ai plus confiance en vous.

JACQUELINE

Ne parle pas ainsi. Si tu savais! Il a fait son devoir, tout son devoir. Il a souffert bravement, virilement;

il a supporté la misère; il n'a fréquenté que d'honnêtes gens, les vieux amis de son père. Avec eux, en ce moment, il risque sa vie. Il conspire, Férou, il conspire!

FÉROU

Quoi? Ce n'est pas vrai, ça?

PAUL

C'est vrai!

JACQUELINE

Je te le jure! Il est même un des plus actifs.

FÉROU

Il fallait donc me le dire tout de suite. J'avais tant envie de l'embrasser!

PAUL

Ah! Férou!

FÉROU

Mon petit! mon petit!

JACQUELINE

Oui, un des plus actifs! Il y a dans le complot un maréchal, et Paul est comme son officier d'ordonnance. Ainsi, tu vois!

FÉROU

L'Empereur va revenir, alors?...

JACQUELINE

Ils le disent.

PAUL

Oui, ils le disent.

FÉROU, *se levant.*

Mille dieux! Ah! tout ce que j'ai enduré pour toi aura donc servi à quelque chose! A la bonne heure!

te voilà comme je te voulais : digne de moi, digne de ton père. Ah! Renaud, tu es satisfait. J'ai tenu ma parole. Ah! Paul! Jacqueline! (*En chancelant, comme s'il allait se trouver mal.*)

JACQUELINE

Eh ben, Férou, eh ben, qu'est-ce qu'il y a ?

PAUL

Mon vieux Férou!...

FÉROU

Non, non, laissez, ce n'est rien! Je voudrais pleurer. Je n'ai pas l'habitude, vous comprenez... alors, j'ai le cœur tout plein, tout gros, comme s'il allait éclater!... Mais c'est de joie, c'est de joie! Ah! je suis content!... Ah! que c'est bon de pleurer!

(*Il les étreint en sanglotant.*)

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

UN PETIT SALON CHEZ JULIA

A droite, au premier plan, cheminée posée de biais. A droite, au fond, en pan coupé, porte donnant sur le vestibule. Au fond, panneau décoré d'une glace et de tableaux, au-dessus d'une console garnie de fleurs et flanqué de deux fauteuils. A gauche, au fond, en pan coupé, large fenêtre, à lambrequin. A gauche, au second plan, porte donnant dans la chambre de Julia. Au coin avancé de la cheminée, un canapé, et lui faisant suite, une chaise. Au tiers gauche de la scène, fauteuils et chaises autour d'un guéridon où se trouve de quoi écrire.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JULIA

(Au lever du rideau, Julia en robe de chambre, est assise sur le canapé, les pieds vers le feu, tandis que Paul se promène de long en large.)

JULIA

Pourquoi réfléchir, va? Tout ce que je te dis est vrai. Une existence pareille est impossible pour toi et sans issue. Quand cela ne serait que par pitié pour ces gens que tu aimes, tu devrais accepter ce que je leur offre.

PAUL

Je te répète qu'il n'y a pas moyen. Jacqueline encore, passe! C'est une femme. Elle voit Férou malade, vieilli, usé par ses huit mois de baigne, et depuis, par ces trois mois de formalités qui n'en finissent pas pour que sa grâce devienne définitive. Elle accepterait, elle, probablement. J'en suis sûr, même. D'ailleurs; elle fait ce que je veux. Elle m'a toujours gâté, la brave femme. Mais lui! Quoique affaibli par l'âge, par la souffrance, comment l'amener à consentir? Je n'oserais pas seulement lui en parler. Et pourtant, Dieu sait à quel point nous en sommes! La retraite de Jacqueline, le peu que je gagne à tenir quelques écritures (quel métier!), voilà toutes les ressources de la maison. Quand je dis de la maison! une bicoque, route de la Révolte, parmi des masures de chiffonniers. Ah! la misère! la misère! (*Il s'assied près du guéridon, accablé.*)

JULIA

Et tu peux leur épargner cela, et tu prétends que tu les aimes, et tu ne le fais pas! Ce que je te propose est si simple, cependant! Leur laisser ce que j'ai; obliger Jacqueline à le prendre; et nous, partir! Aller chercher fortune là-bas, au hasard! Sans rien emporter! Rien! je te le jure! Puisque nous partirons comme émigrants, si tu veux. Cela m'est égal! Tout m'est égal pourvu que nous nous en allions ensemble...

PAUL

Tu es folle!

JULIA

Oui, folle! c'est possible! Mais non pas folle d'amour seulement... Folle de peur aussi!

PAUL

De peur ? Pourquoi donc ?

JULIA

Et cette conspiration où tu es mêlé de plus en plus ! Est-ce qu'on ne t'a pas attaqué l'autre nuit pour te voler ces papiers, ces lettres du maréchal, ces listes, un tas de choses qui vous feraient mettre en prison si on les trouvait ?

SCÈNE II

LES MÊMES, MÉLANIE

MÉLANIE, *entrant après avoir frappé.*

Mademoiselle m'excusera... Elle m'avait bien défendu de recevoir personne. Mais il y a quelqu'un qui insiste. Voici d'ailleurs sa carte. Ce monsieur affirme que quand mademoiselle l'aura lue...

JULIA, *qui a pris la carte et la regardant.*

Rondinot, je ne connais pas... (*Elle lit.*) Ah ! mon Dieu !

PAUL

Qu'est-ce que c'est ?

JULIA, *lui tendant la carte.*

Je l'ignore ! Mais j'ai peur. Tiens, lis, tu comprendras peut-être, toi.

PAUL, *lisant à haute voix.*

« Rondinot désire parler immédiatement à mademoiselle Julia, pour affaire de la dernière gravité, concernant monsieur Paul Henaud »... Non, je ne comprends pas, non... Rondinot ! Je suis comme toi, je ne connais pas.

JULIA

Tu es sûr que ce n'est pas un de vos affiliés ?

PAUL, *jetant la carte sur le guéridon.*
Parfaitement sûr.

JULIA

C'est peut-être alors, au contraire...

PAUL, à Mélanie.

Quelle figure a-t-il ?

MÉLANIE

Ma foi, monsieur, une figure comme tout le monde.
Il a l'air d'un homme bien... Quelque chose dans le
genre d'un clerc de notaire.

PAUL, *se dirigeant vers la porte.*

Je vais voir moi-même.

JULIA

Oh ! non ! non ! surtout ! Si, par hasard, c'était un
espion ?

PAUL, *haussant les épaules.*

Quelle idée !

JULIA

Enfin ! il vaut mieux être prudent. Inutile, en tous
cas, qu'il te voie ici. Passe dans la chambre (*Le pou-
sant vers la porte de gauche.*), je t'en prie ! Ne crains
rien, d'ailleurs. Qui que ce soit, il trouvera à qui
parler. Du moment qu'il s'agit de toi, je suis forte.

PAUL, *sur le seuil de la chambre.*

Et moi je suis faible, tu vois, je t'obéis toujours.
(*Il sort par la porte de gauche.*)



SCÈNE III
JULIA, MÉLANIE

JULIA

Mélanie, faites entrer ce monsieur !

MÉLANIE

Oui, mademoiselle. (*Sort Mélanie par la porte fond.*)



SCÈNE IV

JULIA, *seule près du guéridon et regardant la carte qu'elle considère encore.*

Je suis folle de m'effrayer. C'est peut-être à propos de Férou, seulement. Oui, oui, c'est cela. J'aurais dû y penser tout de suite.

SCÈNE V

JULIA, RONDINOT

(*Mélanie introduit Rondinot, puis se retire en fermant la porte.*)

RONDINOT, *saluant Julia.*

Mademoiselle !

JULIA, *lui rendant un salut sommaire.*

Monsieur !

RONDINOT, *s'avançant.*

Je vous demande pardon, mademoiselle, d'avoir pour ainsi dire forcé votre porte. Mais ma carte a dû vous faire comprendre....

JULIA

Pas le moins du monde, monsieur. (*Elle regarde encore la carte.*) En quoi les affaires de monsieur Paul Renaud...

RONDINOT

Monsieur Paul Renaud est ici, mademoiselle.

JULIA

Mais, monsieur...

RONDINOT

Et je vous serais très obligé, dans son intérêt, de le faire venir. Les choses que j'ai à vous communiquer doivent être entendues par vous deux.

JULIA

Encore une fois, monsieur...

RONDINOT

Désolé, mademoiselle, désolé de vous paraître indiscret. Mais je vous répète qu'il s'agit d'une affaire de la dernière gravité, il y va, pour monsieur Paul Renaud, de la prison, et peut-être de plus encore...

JULIA, *épouvantée.*

Ah! mon Dieu!

RONDINOT

Ce n'est pas moi qui ai fait les lois, mademoiselle, et dans certains cas... politiques, elles sont terribles.

JULIA

Mais Paul ne conspire pas, monsieur. Ce n'est pas vrai. Je vous jure que ce n'est pas vrai!

RONDINOT

Je vous en prie, mademoiselle, faites-le venir. Et ne vous épouvantez pas. Mes intentions...

JULIA

Mais il ne vous connaît pas! Vous n'êtes pas de ses amis! Qui me dit que ceci n'est pas un piège?

RONDINOT

Rien ne vous le prouve, en effet. Cependant, mademoiselle, raisonnez. Si je tendais un piège à monsieur Paul Renaud, si j'étais ici pour l'arrêter, par exemple, je ne m'y prendrais pas de la sorte. Je ne serais pas entré chez vous tout seul. Monsieur Paul Renaud est jeune, brave et fort; il peut être armé; vous pensez bien que je ne m'exposerais pas ainsi...

JULIA

En effet.

RONDINOT

Vous voyez donc que mes intentions sont toutes pacifiques. Ce que j'apporte ici à monsieur Paul Renaud, c'est précisément le moyen d'échapper...

JULIA

Ah! monsieur, est-ce possible? Ne m'en veuillez pas si j'ai cru tout d'abord... Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (*Désignant le fauteuil près du canapé.*) Je vais chercher Paul. (*Elle court à la porte de gauche.*)

SCÈNE VI

RONDINOT, *seul.*

J'en étais sûr... Avec cette femme-là, je le tiens. S'il

ne consent pas de lui-même, elle l'y amènera, c'est plus que probable. Et au cas où elle ne pourrait pas l'y amener, il y aura peut-être encore de la ressource. Nous verrons.

SCÈNE VII

RONDINOT, PAUL, JULIA,

PAUL, *entrant suivi de Julia.*

Que me voulez-vous, monsieur?

RONDINOT, *se levant pour faire un salut, à part.*

Il n'a pas l'air commode... Enfin!... (*Haut.*) Monsieur, ce que j'ai à vous dire ne saurait s'expliquer en deux mots. Ayez donc l'obligeance de prendre place... (*Il désigne les chaises et le fauteuil près du guéridon.*) ainsi que mademoiselle. Excusez-moi d'agir comme si j'étais dans mon bureau. (*Il s'assied.*)

PAUL

Bureau... de police, n'est-ce pas?

JULIA, *lui touchant le bras d'un air suppliant.*

Paul! du calme! (*Elle le fait asseoir et s'assied près de lui.*)

RONDINOT

Mon Dieu! monsieur, je ne vous le cacherai pas... De police, en effet. Dans ce bureau, tout à l'heure, se trouvait la nommée Jacqueline Férou, que j'avais mandée pour lui faire part des choses que je vais avoir l'honneur de vous communiquer. En ce moment un fiacre la conduit jusqu'à la route de la Révolte, pour qu'elle en ramène ici son mari, François Férou. Vous aurez, en effet, mademoiselle et monsieur, à conférer avec ces deux personnes, touchant l'objet de

ma visite. (*Tire sa montre et regarde l'heure.*) Nous avons, avant leur arrivée, tout le temps qu'il nous faut. J'aurai donc loisir d'être clair.

PAUL

Jusqu'à présent, monsieur, vous ne l'êtes pas beaucoup.

RONDINOT

Patience, monsieur, j'ai l'habitude de procéder par ordre. Et d'abord, je dois vous dire que la grâce de François Férou est entre vos mains.

PAUL

Entre mes mains, à moi? Comment cela?

RONDINOT

Non seulement sa grâce, monsieur, mais aussi la vôtre.

JULIA

La grâce de Paul! Mais il n'est pas condamné! Pas même accusé! De quoi, monsieur, de quoi l'accuse-t'on?

RONDINOT

Si, mademoiselle, monsieur Paul Renaud est accusé, convaincu, et condamné d'avance... (*S'inclinant vers Paul.*) Monsieur me comprend, j'en suis sûr...

PAUL

Accusé et convaincu, n'est-ce pas, de complot contre l'État?

RONDINOT

Précisément.

JULIA

Et les preuves?

RONDINOT

On les a, mademoiselle. Voilà plusieurs mois qu'on s'occupe de les réunir... On avait toutes les présomptions. On manquait de documents réels, en effet. Mais j'ai le regret de vous apprendre que, depuis ce matin, on possède les éléments d'un procès. Deux de vos complices, monsieur, ont été arrêtés cette nuit, le capitaine Pons et le capitaine Davaux.

PAUL

Et ils ont parlé, eux! C'est faux!

RONDINOT

Ils n'ont pas parlé, c'est vrai!

PAUL

Ah! je le savais bien!

RONDINOT

Mais c'est tout comme. Ces deux anciens officiers, se fiant à leur réputation de bravoure, et qui se sont en effet défendus les armes à la main, avaient commis l'imprudence de garder sur eux des portefeuilles où l'on a trouvé...

PAUL

Des lettres de moi!

RONDINOT

Vous l'avez dit, monsieur.

JULIA

Ah! quelle folie!

PAUL

Ce sont des billets de convocation à des rendez-vous...

RONDINOT

A des rendez-vous de conspirateurs. Or, ce qui se passait, se disait et s'est résolu dans quelques-uns de ces conciliabules, on le sait... (*Sur un geste de Paul.*) par des témoins qui en ont déposé et qui sont au pouvoir de la justice. Je vous en citerai notamment un, monsieur, que vous vous rappellerez sans doute. C'est l'homme qui servait de garçon dans cette guinguette...

PAUL

Choupille!

RONDINOT

Lui-même. Et il a parlé, celui-là, monsieur.

JULIA

Ah! le misérable!

RONDINOT

Il ne faut pas trop lui en vouloir, mademoiselle. Il était tombé dans le plus complet dénuement. C'est la misère seule... D'ailleurs, il y en a d'autres. Par exemple, un marchand de vins de la barrière du Combat. On a, chez celui-ci, fait aux conspirateurs des distributions d'argent et d'armes. Vous le voyez, les preuves sont certaines, accablantes.

PAUL

Et puis après? Où voulez-vous en venir? Va-t-on m'arrêter, moi aussi, comme Pons, comme Davaux? Soit!

JULIA

Paul! Paul! je t'en supplie!

RONDINOT

Rassurez-vous, mademoiselle. Si on avait dû le faire, ce serait déjà fait. Vous pensez bien que la

liberté... provisoire de monsieur Paul Renaud, comme celle de Férou, est tolérée par la justice. Et je suis ici justement pour vous offrir le moyen de transformer cette liberté provisoire en liberté définitive. (*S'adressant à Paul à cette dernière phrase.*)

PAUL

Vous n'osez pas, j'espère, me demander... des aveux des dénonciations?

RONDINOT, *avec un geste d'indignation.*

Oh! monsieur! je sais la différence qu'il y a entre un Choupille et le fils du général comte d'Olmutz!

PAUL

A la bonne heure! Alors?

RONDINOT

Mais avant de continuer, j'aurai besoin, monsieur, de vous entretenir, vous, en particulier, quelques minutes seulement... (*Voyant que Julia se lève pour sortir.*) Oh! mademoiselle n'a pas besoin de quitter cette pièce. Si vous voulez bien, monsieur, venir un instant au coin de ce canapé, cela me suffira. (*Il va s'accouder au coin de la cheminée et Paul le suit, tandis que Julia reste assise à gauche du guéridon, toute frissonnante.*)

PAUL

Pourquoi tant de mystère?

RONDINOT, *à mi-voix, presque à l'oreille de Paul.*

Monsieur, j'ai la conviction (sans en avoir la preuve, du reste, je vous l'avoue, mais cette preuve peut être fournie par une nouvelle enquête) j'ai la conviction,

dis-je, que le véritable auteur du vol commis chez vous, il y a un an...

PAUL, à part, tressaillant malgré lui.

Grand Dieu!

RONDINOT

Je n'insiste pas.

PAUL, allant vivement vers Julia.

Julia, rentre dans ta chambre!

RONDINOT

Du tout, du tout, monsieur, je vous en prie! Il est absolument nécessaire que mademoiselle entende ce qu'il me reste à vous dire (*Bas à Paul qu'il a rejoint*). Je suis discret, vous voyez... Ne craignez de ma part aucune parole...

JULIA, à Paul.

Je m'en vais, n'est-ce pas?

PAUL

Non! reste! (*Il retombe accablé sur sa chaise, à droite du guéridon.*)

RONDINOT, s'asseyant dans le fauteuil près du canapé.

Monsieur, vous me demandiez tout à l'heure où je voulais en venir. M'y voici. Je résume la situation. Arrêté, jugé avec vos complices, vous savez de quoi il s'agit pour vous, et par quels arrêts se terminent, en général, des procès semblables. Je rappellerai seulement, pour mademoiselle, que la sévérité de ces arrêts va souvent jusqu'à la peine de mort!

JULIA

La peine de mort! Oh! non! non! ce n'est pas vrai, Paul, n'est-ce pas?

PAUL

Ne l'interromps pas, Julia.

RONDINOT

Pour vous personnellement, monsieur, que la peine de mort peut ne pas effrayer, j'ajoute qu'il y a la perspective de cette enquête nouvelle...

PAUL

Bien ! bien ! continuez !

RONDINOT

J'ajoute encore que le fait de votre arrestation aura pour conséquence immédiate celle de Féroü, lequel devra réintégrer le bague comme coupable d'évasion.

PAUL, *se levant.*

Et maintenant, monsieur, si j'ai bien compris, à quelles conditions puis-je empêcher tout cela ?

RONDINOT, *se levant aussi.*

Vous avez compris, en effet, monsieur. Votre liberté, votre vie peut-être, la grâce de Féroü, et aussi (permettez-moi de noter ce détail qui a son importance et qui vous prouvera que je suis au courant de bien des choses), la possibilité pour vous de quitter la France avec mademoiselle, tout cela dépend de vous.

PAUL

Mais à quel prix, monsieur ? A quel prix, enfin ?

JULIA, *à part.*

Mon Dieu ! Pourvu qu'il puisse accepter !

RONDINOT

Monsieur, il y a parmi vous, ou plutôt au-dessus de

vous, à la tête de votre complot, un personnage de la plus haute situation, un homme qui a manqué à tous ses devoirs envers le Roi, puisqu'il en a reçu la dignité de pair de France, et puisqu'il conspire néanmoins contre Sa Majesté. Cet homme, vous le concevez, on ne peut le poursuivre et susciter un tel scandale, sur le simple témoignage de gens comme Choupille et consorts.

PAUL

Osez-vous donc croire que le mien?...

RONDINOT

Ne vous emportez pas. Je vous répète que je sais à qui je parle. Certes, on ne propose pas à des hommes tels que le capitaine Pons, le capitaine Davaux et vous, la honte d'une dénonciation publique. Seulement, ce personnage a écrit des lettres...

PAUL

Et vous me les demandez? Et vous me jugez capable?...

JULIA, *le prenant par le bras.*

Laisse donc parler monsieur...

RONDINOT

Non, je ne vous les demande pas. Elles ne sont pas en votre possession, d'ailleurs, je le sais. On vous a attaqué et fouillé, une nuit. On a fait des perquisitions à votre domicile, et ici même!

JULIA

Ici! chez moi!

RONDINOT

Oui, en votre absence, mademoiselle, et en l'absence de votre femme de chambre. N'accusez per-

sonne. Bref, ces lettres qu'il nous faut, on ne les a pas trouvées. Mais vous, monsieur, vous savez où elles sont, vous seul, probablement ?

PAUL

Oui, monsieur, moi seul.

RONDINOT

Il est... fâcheux pour vous que vous n'ayez confié ce secret à personne; car, en ce cas, sans que vous fussiez mêlé en rien à cette affaire, sans y compromettre qui que ce fût, je me serais arrangé pour faire... dérober ces lettres, et ainsi...

PAUL

J'en ai entendu assez, monsieur; vous pouvez sortir.

RONDINOT

Encore un mot, je vous prie. Je dois vous prévenir que toute tentative de fuite, de votre part, serait absolument inutile. Vous êtes, jusqu'à ce soir, libre, mais surveillé.

JULIA

Jusqu'à ce soir ?

RONDINOT

Pas davantage... (*A Paul.*) Vous avez toute la journée pour réfléchir, monsieur.

PAUL

Mais c'est tout réfléchi. Vous n'en doutez pas !

RONDINOT

N'importe ! Je répète : toute la journée. Ce soir, à huit heures, vous entendez bien, à huit heures, expirent les pouvoirs et les délais qui m'ont été accordés pour traiter amiablement cette affaire.

(*Saluant.*) Mademoiselle... Monsieur... (*Se retournant sur le pas de la porte et posant sa carte sur la cheminée.*) Cette carte servira de laissez-passer pour pénétrer immédiatement dans mon bureau.

PAUL, *indigné, allant vers lui.*

Monsieur!

RONDINOT, *s'esquivant.*

Au revoir! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII

PAUL, JULIA

PAUL, *bondissant.*

Misérable!

JULIA, *le retenant.*

Laisse! laisse! Est-ce qu'un pareil homme peut t'insulter?

PAUL

Tu as raison! Mais quelle audace, crois-tu? Me proposer, à moi...

JULIA

Bien sûr, mon Paul, bien sûr! Tu es trop brave, trop loyal pour jamais... Ah! quand je pense qu'il a parlé de la peine de mort! (*Se jetant sur la poitrine de Paul en sanglotant.*) Je ne veux pas! je ne veux pas!

PAUL

Tranquillise-toi! Ce sont là des mots pour nous faire peur, ma chérie. La peine de mort! Pour quelques lignes sans importance écrites à Pons et à Davaux! Sur le témoignage d'un Choupille! Allons donc! Parbleu! (*S'éloignant, et un peu en aparté.*) La peine de mort! S'il n'y avait que ça!

JULIA

Oui ! Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Ce qu'il t'a dit tout bas près de la cheminée ! Qu'est-ce que c'est ?

PAUL

Rien ! rien ! Il s'agissait de ces lettres du maréchal, ces papiers. Par bonheur, ils ne les auront pas, ceux-là. Là-dedans, oui, il y aurait de quoi nous perdre tous, nous conduire à l'échafaud peut-être. Un plan de soulèvement des faubourgs ! Les preuves de distribution d'armes et d'argent !

JULIA

C'est bien en sûreté, au moins ? Tu me le jures ?

PAUL

Oui, oui, bien en sûreté ! Déposé chez un ami à toute épreuve, et qu'on ne peut pas soupçonner, d'ailleurs.

JULIA

En es-tu certain qu'on ne peut pas le soupçonner ? Ce policier est si habile ! Il m'a terrifiée. Comme il sait tout ! Tout, jusqu'à notre rêve de partir un jour. Où a-t-il appris tout ce qu'il connaît ?

PAUL

Certes, il connaît bien des choses !

JULIA

Eh bien ! qui te prouve qu'il ne parviendra pas à connaître aussi le secret de ce dépôt ? Rien ne m'étonnerait de sa part... Et tu me l'as avoué, ces papiers pris, ce serait pour vous, pour toi... Ah ! mon Paul ! tu as dit l'échafaud !

PAUL

Il vaudrait mieux, en effet, que tout cela fût détruit, brûlé. Je serais plus tranquille. Mais comment faire? Prévenir mon ami maintenant, il n'y faut pas songer... Je suis surveillé. Toi aussi. Au reste, ce soir, je serai arrêté.

JULIA

Ecoute, Paul, pourquoi n'aurais-tu pas confiance en moi?

PAUL

J'ai confiance en toi, Julia, confiance absolue; mais que veux-tu dire?

JULIA

Oh! tu n'accepteras pas, sans doute. Mon idée va te paraître folle, absurde. Tu ne crois pas à mon courage à moi. Une femme! Est-ce qu'on met une femme dans des secrets pareils? Et cependant, vois-tu, une femme qui aime comme je t'aime, c'est brave, c'est fort. Quand il s'agit de porter secours à un être adoré, c'est héroïque parfois. D'ailleurs, je n'aurais même pas besoin d'héroïsme en ce cas, mais d'habileté seulement, de sang-froid. Si tu voulais, mon Paul, si tu voulais!

PAUL

Explique-toi. Je ne comprends pas.

JULIA

Eh bien! voici! Non pas aujourd'hui, certainement, ni demain, mais dans quelques jours, quand je serais sûre de ne plus être surveillée, quand la police serait dûment convaincue que tu n'as livré à personne ton secret, ne pourrais-je pas y aller, moi, chez ton ami? Laisse-moi finir! Sur un mot de toi, n'est-ce pas, ton

ami me restituerait ce dépôt, ces papiers, ces terribles papiers qui menacent ta vie et qui me font si peur. Et je les brûlerais, avec lui, chez lui... Tu vois, ce n'est pas difficile. Je suis bien capable de cela. Qu'as-tu tant à réfléchir? Pourquoi ne me dis-tu pas oui tout de suite? Pourquoi me refuser cette joie suprême? Je serais si heureuse à la pensée que, par moi, tu serais ainsi délivré de toute angoisse, à l'abri de tout danger nouveau! Ah! si tu m'aimes, si tu as foi dans mon amour, pourquoi hésiter, pourquoi?

PAUL

Je ne sais pas. J'hésite cependant.

JULIA

Hélas! il doute de moi!

PAUL

Non! non! ma Julia, je ne doute pas de toi, je te le jure. Mais je ne veux pas que pour m'arracher à un danger, tu risques d'en courir un toi-même. Je crains de t'exposer, de te mêler à des choses...

JULIA

Mais je te répète que je serai prudente! Et puis, enfin, quoi? En admettant que je risque quelque chose, n'est-ce pas mon devoir, puisque la vie est en jeu? Et ce devoir que je tiens à remplir, as-tu le droit de m'en priver? Songe, mon Paul, songe qu'en m'en privant, tu as l'air de m'en juger indigne. Je n'ai pas mérité cela. Je n'ai pas mérité que tu refuses mon dévouement, que tu me traites comme une étrangère, comme une femme sans cœur, que tu me méprises...

PAUL

Julia! Julia! tu sais bien que non!

JULIA

Alors, accepte; fais-moi l'honneur, l'aumône d'accepter. Prouve-moi que je suis vraiment ton aimée, ta compagne, que je compte dans ton existence, que tu m'estimes assez pour m'en faire partager tout, même les périls, surtout les périls. (*Le pressant de plus en plus.*) Oh! tu acceptes, dis, tu acceptes? Tu ne peux pas ne pas accepter. Tu n'as pas la cruauté de me faire cette injure. Avoir hésité, c'est trop déjà. Mais tu n'hésites plus, je le sens, j'en suis sûre! Tu m'aimes. Tu me permets de te montrer tout mon amour. (*Le poussant vers le guéridon.*) Tu vas écrire ce mot à ton ami. (*Le faisant asseoir.*) Oui, oui, là, tout de suite! (*Ouvrant le buvard.*) Écris vite, écris. Dis-lui que je suis tienne absolument (*Paul écrit.*) et qu'il me remette ces papiers, et que c'est pour les détruire. Oh! sois tranquille! je les brûlerai moi-même devant lui. Moi-même, pour être plus certaine. Pas aujourd'hui. Encore une fois, ne crains rien, je serai prudente. Dans quelques jours seulement. Et alors, alors, quelle joie! Dire que peut-être tu me devras la vie! Dire que tu consens à me la devoir! Comme tu es bon, mon Paul! Comme c'est bien! Comme je t'aime! (*Elle l'embrasse, puis prend la lettre, la met dans l'enveloppe et cache le tout dans son corsage.*)

PAUL

Et moi, crois-tu donc que je ne t'aime pas, pour faire une chose pareille?

JULIA

Quoi ! méchant, tu le regrettes ?

PAUL

Non ! non ! Julia ! je ne le regrette point. Toi qui as consolé et embelli ma triste existence, tu es digne, en effet, de veiller sur elle, et je n'ai pas le droit de t'en empêcher.

JULIA

Ah ! merci ! merci ! Tu m'as dit souvent de douces paroles, mon bien-aimé, mais jamais de plus douces que celles-là.

PAUL

On vient de refermer la porte. C'est Férou et Jacqueline. M'approuverait-il, lui, s'il savait ?...

SCÈNE IX

LES MÊMES, FÉROU, JACQUELINE,
MÉLANIE

(Mélania ouvre la porte du fond, puis la referme et sort, après avoir fait entrer Jacqueline et Férou.)

JACQUELINE, *courant à Paul.*

Mes pauvres enfants !

JULIA

Hélas !

PAUL

Bah ! Jacqueline ! Ça devait arriver un jour ou l'autre.

JACQUELINE, *à Férou qui est resté près de la porte.*

Eh bien ! Férou ! pourquoi restes-tu là-bas ? Approche donc !

JULIA

Oui, asseyez-vous, monsieur Férou.

FÉROU

C'est que, vous comprenez, mademoiselle, si je viens ici, il faut que ce soit pour une circonstance pareille. Sans ça...

JACQUELINE

Bon! bon! suffit! Puisque l'homme a dit que nous devons y venir pour conférer avec Paul et mademoiselle.

FÉROU, *s'avançant.*

Je ne vois pas bien à quoi mademoiselle peut nous être utile là-dedans. J'aurais mieux aimé conférer chez nous. D'ailleurs, conférer sur quoi? Il n'y a pas à conférer, mille dieux! L'homme de la police et ses propositions, j'espère que Paul m'a jeté tout ça à la porte!

PAUL

J'ai fait mon devoir, Férou.

JULIA

Oui, certes.

FÉROU

C'est tout naturel. Par suite, qu'est-ce qu'il reste à discuter?

PAUL

Rien, en effet.

FÉROU

Alors, mon petit, par le flanc droit et par file à gauche! Notre place n'est pas ici. Rentrons à la maison. Nous attendrons là qu'on vienne nous arrêter. C'est chez nous, entends-tu, chez toi, qu'il faut qu'on t'arrête.

JACQUELINE

Mais nous avons tout le temps, Férou ! Jusqu'à huit heures, voyons ! Et puis, c'est loin pour nous en retourner route de la Révolte. Parce que cette fois-ci, nous ferons le chemin à pied, tu penses. Et moi, toutes ces affaires-là, ça me coupe les jambes. J'ai besoin de me reposer. (*Elle s'assied sur le canapé.*)

FÉROU

Ah ! les femmes ! Eh ben ! repose-toi un moment, soit ! (*Il se promène de long en large derrière le canapé.*)

PAUL, à part.

Brave maman Jacqueline, va ! (*A Julia.*) C'est pour que nous restions plus longtemps ensemble.

JULIA, venant serrer la main à Jacqueline.

Je vous remercie ! (*A Férou.*) Mais reposez-vous aussi un peu, monsieur Férou ; vous êtes souffrant, je crois. (*Elle s'assied pendant la tirade suivante près de Jacqueline avec qui elle parle bas.*)

FÉROU

Moi, souffrant ! Qui est-ce qui a dit ça ? Oui, ces temps derniers, possible ! Le souvenir de là-bas ! L'obligation de me cacher ! L'incertitude ! Mais c'est fini. Je vais mieux. Je sais à quoi m'en tenir à présent ! Me v'là d'aplomb et dispos, tu vois, prêt à partir du pied gauche. Toi aussi, hein ?

PAUL, d'un ton froid.

Oui.

FÉROU

Tu ne dis pas ça joyusement !

JACQUELINE

Dame! il n'y a pas de quoi rire! Être accusé de choses qui entraînent la peine de mort!

JULIA

Oh! non! pas cela!

PAUL

Non! non! Julia! en effet!

FÉROU

Mais si, mille dieux! mais si! Conspiration à main armée! Résolutions prises d'attenter à la vie du Roi! Mais, mon petit, il n'en faut pas plus pour y passer.

JULIA

C'est épouvantable!

PAUL

Julia, ce n'est pas vrai.

FÉROU

Comment! Ce n'est pas vrai? Et les quatre sergents de la Rochelle? On ne vient donc pas de les?...

PAUL

Ils étaient au service.

FÉROU

Et le procès de Lyon en 1816! Ils n'étaient pas au service, ceux-là! Des pékins! N'empêche pas que trois d'entre eux ont eu la tête coupée!

JULIA

Quelle horreur!

JACQUELINE

Oh! oui! oui! c'est affreux!

PAUL

En 1816, je ne dis pas, on était en pleine réaction. Mais aujourd'hui, en 1821 ! Des abominations pareilles ! Oh ! jamais ! Ne le crois pas, Julia ! Férou, ne parle pas ainsi, par pitié !

FÉROU

Tu as donc peur ?

PAUL

Non ! (*Bas à Férou.*) Pas moi ! Mais elle ! Regarde !

FÉROU, *haussant les épaules.*

Ah ! ben ! qué que tu veux ?

JULIA, *à Jacqueline.*

Ah ! il me trompait donc, tout à l'heure, en essayant de me tranquilliser ! C'est donc sa vie qui est en jeu !

PAUL

Je te jure que non !

FÉROU

Que voulez-vous, d'ailleurs, qu'il fasse pour se sauver ?

JULIA

Je ne sais pas. Mais enfin on essaie, on cherche.

JACQUELINE

Oui, à la bonne heure, vous avez raison, on cherche. Il y a peut-être des moyens.]

FÉROU

Il n'y en a pas.

JACQUELINE

Ah ! toi ! tu es un vieux fou, parbleu ! Oui ! laisse-moi dire ! Croiriez-vous, mademoiselle, que l'idée de ce procès, de cette condamnation, loin de l'effrayer, lui,

ça l'exalte! Depuis que nous sommes partis, il m'en parle comme d'une fête. Il s'en grise. Il voudrait y être déjà. Il ne songe pas que Paul est jeune, qu'il a des raisons de tenir à la vie, et qu'on l'aime, et que je l'aime aussi, moi, mon enfant! Car c'est mon enfant, vous le savez bien. Je l'ai élevé. Je l'ai bercé. Je lui ai servi de mère au pauv' petit. Il n'en a pas eu d'autre. Avec mon homme, c'est tout ce que j'ai de plus cher. Et si on me les prend tous les deux, je vais donc rester seule au monde. Et cela ne lui fait rien à lui. Rien! Ça lui fait plaisir, plutôt! Sans cœur, va!

FÉROU

Allons, Jacqueline, as-tu dit tout ce que tu avais à dire?

JACQUELINE

Non.

FÉROU

Ce sera donc du temps de perdu, s'il faut encore écouter le reste. Tout ça, vois-tu, paroles inutiles. Pas moyen de sortir de là, voilà la vérité. C'est pas ton avis, Paul?

PAUL

C'est mon avis, hélas!

FÉROU

Comment, hélas? Alors tu n'es pas comme moi! Tu ne comprends donc pas quelle occasion nous est offerte d'affirmer notre foi, de proclamer notre fidélité à l'ancien? Ah! oui! mille dieux! Tu ne te trompes pas, Jacqueline. Je voudrais y être déjà, c'est vrai. Songe donc, mon petit, que je vais me réhabiliter, moi! Cet imbécile de policier qui s'imagine nous faire peur en reparlant du vol et qui nous menace d'une nouvelle enquête pour prouver que l'argent

était destiné à la conspiration! Une idée qu'il m'a donnée là! Ah! pourquoi ne l'ai-je pas eue il y a deux ans, cette idée?... Mais j'en profiterai à cette heure. Eh ben, oui! que je leur dirai, cet argent, c'était pour acheter des armes, pour soulever le peuple, pour qu'on balaie votre roi ramené dans les fourgons de l'étranger, et pour qu'on remette sur le trône notre Petit Caporal, qui nous conduirait encore tambour battant voir si les capitales de l'Europe ont changé de place!

JACQUELINE

Allons! le v'là parti!

JULIA

Mais parler de la sorte, monsieur Férou, c'est vouloir qu'on vous condamne!

FÉROU

Parbleu!

JULIA

C'est aller au-devant de la mort!

FÉROU

J'y suis allé pendant quarante ans de ma vie, mademoiselle, j'en ai l'habitude.

JULIA

Mais Paul, monsieur Férou, Paul, vous ne pensez pas à lui!

FÉROU

Je ne pense pas à lui! Allons donc! plus qu'à moi-même. Je lui laisserai sa part de danger, soyez tranquille, et la part du lion. Il aura aussi des choses à leur dire, et mieux que moi, bien sûr, lui, le fils du général Renaud, comte d'Olmütz. Ce sera ta première

bataille à toi, mon petit. Mais tu auras l'honneur d'y être au premier rang, et tu seras digne, j'espère, de commander à des vieilles moustaches comme nous !

PAUL

Je l'espère aussi.

FÉROU

Tu verras comme ça vous fait du bien là (*Se frappant la poitrine.*), comme on se sent un homme quand on risque sa peau ! Tu verras comme on vit double quand on est près de mourir, mille dieux !

JULIA, à part.

Ah ! je veux sauver Paul, je veux le sauver !

FÉROU

Ah ! je te crois que ce sera une fête !

JACQUELINE, à Julia.

Il est fou, je vous dis.

FÉROU, à Paul.

Mais sois donc plus joyeux que ça, mon petit ! Va, je m'y connais, ce sera une belle mort. Ceux d'Austerlitz eux-mêmes n'en auront pas eu de plus belle. Sous la mitraille ou sous la guillotine, qu'éque ça fait ? Nous tomberons aussi glorieusement qu'eux. Car rien ne nous empêchera de passer l'arme à gauche en criant : Vive l'Empereur !

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

UNE BICOQUE ROUTE DE LA RÉVOLTE

La scène est divisée en deux parties par une cloison perpendiculaire à la rampe, la partie de droite représentant une petite pièce qui occupe le quart de la scène, et la partie de gauche représentant la pièce principale qui occupe les trois autres quarts. Dans la petite pièce à droite, un fourneau parisien en faïence, à carreaux blancs et bleus, puis une chaise en paille commune, puis une petite table de cuisine; dans l'encoignure du fond à droite une fontaine en grès, à filtrer; contre la paroi du fond, près de la fontaine, un buffet en bois blanc, et, au-dessus, suspendues, quelques casseroles; au milieu de la paroi du fond, porte donnant dans la rue; dans l'encoignure de gauche, un balai; dans la cloison, aussi près que possible de la rampe, porte donnant accès à la grande pièce. Dans la grande pièce, pour tout ameublement, une table de noyer, ronde, et deux chaises de paille, l'une près de la table, l'autre contre la cloison. Dans la paroi de gauche, au second plan, porte donnant accès à la troisième pièce du logement. Les murs sont absolument nus, crépis autrefois à la chaux, mais maintenant sales et gris. Le plafond des deux pièces est bas, à solives vermoulues. Une chandelle est posée sur le fourneau de la cuisine. La grande pièce est dans l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

JACQUELINE, *dans la petite pièce.* PAUL, *dans la grande.* Au lever du rideau, Paul est assis près de la

table ronde où il s'accoude le front dans sa main. Jacqueline balaie la cuisine, poussant les balayures dans la rue par la porte du fond, ouverte.

JACQUELINE, *reposant le balai dans l'encoignure de gauche.*

Là, je crois que c'est assez propre pour ces messieurs de la police. (*Elle vient à son fourneau où elle essuie des assiettes.*) Et Férou qui ne revient pas ! Comme s'il avait besoin de les traîner lui-même chez le bric-à-brac, nos pauvres meubles ! Le marchand aurait bien pu venir les chercher lui-même. Pour ce qu'il en donnera ! Quelle idée aussi, Férou, de vendre tout ça ! Notre grande pièce ressemble à quoi, sans meubles ? Je vous demande un peu ! Oui, ça me donnera quelques sous d'avance. Ça le tranquillise un brin pour moi, le cher homme. N'empêche ! Nous allons avoir l'air de gueux, de va-nu-pieds. Enfin ! (*Se levant.*) Mais qu'est-ce qu'il fait donc à ne pas revenir. (*Elle va ouvrir la porte du fond et s'y tient, regardant à gauche dans la rue, puis revient à son fourneau essuyer des assiettes, puis retourne au fond vers la fin de la tirade suivante.*)

PAUL, *sortant de sa réflexion.*

Ah ! certes, mourir pour une idée, c'est beau. Cependant, quand on n'y croit pas, à cette idée ! Pour Férou, évidemment, cette mort est enviable. Elle couronne sa vie. Mais moi, moi, je n'ai pas vécu encore. Je pouvais être heureux, peut-être, là-bas, avec Julia. Quelle pensée misérable ! A quels lâches regrets je me laisse aller ! Et si vainement ! Car enfin, ces lettres du maréchal, je ne les aurais pas livrées, n'est-ce pas ? Jamais ! Etre un Judas, oh ! La mort vaut encore mieux. Même cette mort inutile, absurde. Et à mon

àge, hélas, hélas ! (*Il se laisse tomber accablé, la face cachée dans ses bras contre la table.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, FÉROU

JACQUELINE, *au seuil de la porte du fond, levant les bras.*

Ah ! ce n'est pas trop tôt. Tu y as mis le temps, Férou.

FÉROU, *entrant.*

J'ai été payer nos quelques dettes dans le quartier. Je ne veux pas qu'on t'inquiète quand je serai parti.

JACQUELINE

Je me serais bien tirée d'affaire, va.

FÉROU

Ça te sera plus facile tout de même avec ça, ma femme. (*Il lui met dans la main une grosse bourse de cuir.*) Il y a deux cent vingt-sept francs.

JACQUELINE

J'aurais mieux aimé garder nos pauvres meubles. Ils valaient plus que ça.

FÉROU

Bah ! de l'argent, c'est de l'argent. D'ailleurs, il t'en reste assez, des meubles. Allons, dépêche-toi de tout ranger ici. Il doit être dans les sept heures et demie. C'est à huit heures qu'on vient nous arrêter. Nous avons encore une demi-heure à nous. (*Il entre dans la chambre pour aller près de Paul. Il prend la chandelle et pousse la porte de la cloison, pénètre dans la grande pièce qui*

s'éclairer, tandis que la petite où Jacqueline achève de ranger ses assiettes, reste dans l'obscurité.)

PAUL, *relevant la tête au bruit.*

Ah ! c'est toi, Férou.

FÉROU

Quoi ! tu dormais, mon petit ? C'est bon signe, ça prouve que tu n'as pas peur. *(Il pose la chandelle sur la table ronde.)*

PAUL, *il a les cheveux épars et sa redingote est ouverte.*

Est-ce qu'il est l'heure, déjà ?

FÉROU

Non, pas encore. Mais, arrange donc un peu tes cheveux, et boutonne-moi ta redingote, militairement. Moi aussi je vais faire un bout de toilette. Devant ces gens-là, il ne faut pas avoir l'air de pékins.

(Il sort à gauche.)

SCÈNE III

PAUL, JACQUÉLINE

(Paul se promène de long en large pendant un moment.)

PAUL

Comme il est calme, lui ! Joyeux même ! Ah ! les hommes de son temps étaient trempés autrement que nous.

JACQUÉLINE, *entrant par la porte de la cloison.*

Tiens ! Où est donc Férou ?

PAUL

Dans ma chambre, faire un bout de toilette, m'a-t-il dit.

JACQUELINE

Ah ! bon. Comme au régiment les jours de parade. Oui, c'est bien de lui. Mais quelle toilette, pauvre vieux ? Il n'en a pas d'autre que ce qu'il a sur le dos. Ah ! tout notre saint-frusquin, il y a longtemps qu'il est loin. Et maintenant v'là aussi les meubles en allés. Est-ce vide, cette grande pièce ! Est-ce nu ! Est-ce triste !

PAUL

Oui, on se croirait dans une maison où l'on a tout vendu un lendemain d'enterrement.

JACQUELINE, *suppliante*.

Paul, il ne faut pas avoir de ces idées-là.

PAUL

C'est lui qui me les donne.

JACQUELINE

Oui, et il a tort. Parce que, je le vois bien, moi, mon petit, cela te met du noir dans l'âme, des regrets. Oh ! je ne t'en veux pas, va. A ton âge tu as le droit... c'est tout naturel.

PAUL

Oui, ma bonne maman Jacqueline, c'est tout naturel, n'est-ce pas ? A toi, je peux bien le dire. Je n'ai pas honte, avec toi. Tu me considères toujours comme un enfant. Eh bien ! oui, je te l'avoue, à toi, cette pensée de la mort... Ah ! parbleu ! s'il s'agissait de mourir en soldat, l'arme au poing, dans l'enivrement d'une bataille, je pourrais aussi avoir la joie au cœur,

sans doute ! Mais cette prison, ce procès, ces lenteurs ! Et puis, au bout, non pas même le peloton d'exécution ! Mais cette chose hideuse, cet échafaud où meurent les scélérats ! Cette guillotine ! (*Avec un geste d'horreur.*) Oh !

JACQUELINE

Voyons, mon enfant, il a donc fini par te le faire croire ? Avec ses grands mots ! Des histoires de l'autre monde ! Peuh ! Mais ce n'est pas vrai, tu le sais bien ! Oui, si l'on avait pris tous les papiers, les lettres du maréchal, peut-être. Et encore ! Mais puisque tout ça est à l'abri ! Puisque dans quelques jours, comme tu me l'as dit, Julia aura tout brûlé ! Alors !... Qu'elle est brave tout de même ! Ah ! elle t'aime bien aussi.

PAUL

Hélas !

JACQUELINE

Oui, oui, cela te rend plus triste encore, d'en parler. Pardonne-moi. Je n'aurais pas dû t'y faire penser.

PAUL

Si, si, au contraire, parle-moi d'elle, Jacqueline. J'y pense toujours, d'ailleurs. Et puis, toi, au moins, tu n'es pas comme Férou, tu ne m'en dis pas de mal. (*Il pleure.*)

JACQUELINE

Laisse faire. Férou est juste. Quand il saura le dévouement de Julia, il n'en dira pas de mal non plus. Tu as même eu tort, entre nous, de le lui cacher.

PAUL

Tu crois ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, FÉROU.

FÉROU, *entrant par la porte de gauche, en grande tenue de sergent.*

Là, me v'là ficelé pour les recevoir.

JACQUELINE

Comment, tu as remis ton vieil uniforme ?

FÉROU

Un peu, mon neveu ! (*Montrant du doigt sa croix d'honneur.*) Et ça aussi. Il faut être en grande tenue, quand on va se battre. Sans compter que, de la sorte, ils sauront ce qu'ils ont l'honneur d'arrêter. Férou, le voleur, c'est fini. Ce qu'on va prendre cette fois-ci, c'est Férou, le vieux de la vieille. (*S'approchant de Paul.*) Ah çal quelle heure est-il ? Pas bien loin de huit heures, il me semble.

PAUL, *allant vers Jacqueline.*

Oh ! non, je ne pense pas... Julia m'a promis de venir avant !

FÉROU

Pourquoi faire ?

JACQUELINE

Dame ! pour lui dire adieu.

FÉROU

Adieu ! adieu ! Ah ! toujours cette Julia !

JACQUELINE

Mon Dieu ! aussi, qu'est-ce que tu as contre elle ?

FÉROU

Ce que j'ai, mille dieux ! ce que j'ai ! Je ne sais pas...
Mais enfin !

JACQUELINE

Tas pas raison de lui en vouloir. Elle ne le mérite pas. Elle a du cœur. Tu verras.

PAUL

Non, Jacqueline, ne lui dis pas...

FÉROU

Qu'est-ce que je verrai ? Qu'est-ce qu'il ne faut pas me dire ?

JACQUELINE

Si, je te le dirai, moi. Eh ben, les papiers les plus graves, les lettres du maréchal, ce qui vous met le plus en danger, quoi, avant qu'il soit huit jours, elle les aura détruits, brûlés. Elle, entends-tu, elle, oui. Et je soutiens qu'une brave fille comme ça...

FÉROU

Pardon ! Qui est-ce qui l'a donc chargée de cette besogne ?

PAUL

Elle a voulu elle-même s'en charger.

FÉROU

Et tu as consenti ?

PAUL

Certes.

FÉROU

Je ne t'en fais pas mon compliment, mon garçon ; on ne mêle pas une femme à ces choses-là.

JACQUELINE

Et pourquoi donc, s'il te plaît? Est-ce que tu crois que moi, par exemple, je ne serais pas capable?...

FÉROU

Oh! toi, Jacqueline, c'est autre chose. Tu es une ancienne vivandière, toi, presque un soldat. Et puis, et puis enfin, tu es Jacqueline Férou. N'y en a pas deux... Bref, mon petit, tu as eu tort. V'la mon opinion. Et tu me feras le plaisir de signifier tout à l'heure à cette demoiselle... (*On frappe à la porte de la rue dans la petite pièce.*) Tiens, c'est elle, probablement. Nous allons régler ça. (*Jacqueline court ouvrir.*)

PAUL, *vivement, pendant que Jacqueline va ouvrir.*

Férou, je t'en supplie, ne lui fais pas de peine. Elle est digne de sa mission, je te le jure; Férou, mon vieux Férou, ne sois pas méchant. (*Il lui prend les mains enfantinement.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, JULIA

(*Jacqueline et Julia dans la petite pièce.*)

JULIA, *entrant effarée.*

Jacqueline! Ah! Jacqueline!

JACQUELINE

Quoi! Vous êtes toute bouleversée.

JULIA, *s'asseyant sur la chaise de la cuisine.*
 Oui, oui (*D'une voix rauque.*) Si vous saviez !...

PAUL, *à Férou, dans la grande pièce.*
 N'est-ce pas, Férou ? Tu seras bon.

FÉROU

Tais-toi, écoute. Ce n'est donc pas elle, qu'elle n'entre pas ?

(*Tous deux restent silencieux.*)

JULIA, *à Jacqueline, à voix presque basse.*
 Allez dire à Paul qu'il vienne ici, seul, seul.

JACQUELINE

Mais Férou est avec lui. Il me demandera...

JULIA

Oh ! pas Férou ! C'est Paul, Paul. Je lui expliquerai à lui, en nous en allant...

PAUL

C'est la voix de Julia, j'en suis sûr. (*Il va vers la porte de la cloison.*)

FÉROU, *lui barrant le chemin.*

Minute, mon petit. Il se passe par là quelque chose que je ne comprends pas. C'est moi que ça regarde. (*Il va ouvrir la porte de la cloison.*) Eh ben ! Qu'est-ce que vous avez à parlementer, là, toutes les deux ?

JACQUELINE

Rien, rien. C'est mademoiselle qui se sentait toute faible, à l'idée des adieux prochains.

JULIA, *se levant.*

Oui, c'est cela. Vous comprenez, monsieur Férou
(*Passant devant Férou et courant à Paul et se jetant
dans ses bras.*) Ah ! mon Paul !

FÉROU, *haussant les épaules, puis à Jacqueline qui
rentre dans la grande pièce.*

Mais qu'est-ce que tu as, toi ? Tu es toute pâle. Ah
çà ! qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Voyons. Il y a quelque
chose.

(*Jacqueline se tait.*)

JULIA, *bas à l'oreille de Paul.*

Viens, Paul, viens nous-en. Dehors, je t'expli-
querai.

PAUL

Quoi ?

JULIA, *à haute voix.*

Viens, viens. Je ne peux te dire ici...

FÉROU

Il faut tout dire. Et pourquoi donc ne voulez-vous
pas parler devant nous ? Et comment vous suivrait-il ?
Où çà ? Il n'est pas libre, en effet. Est-ce qu'on ne va
pas nous arrêter tout à l'heure ?

JULIA, *haletante.*

Non, on ne vous arrêtera pas. Les papiers... ces let-
tres du maréchal... Enfin... Alors, vous concevez, plus
rien à craindre ! Vous êtes libres. Et j'emmène Paul.
C'est bien simple. Voilà tout. (*A Paul.*) Viens, viens.

FÉROU

Quel soupçon ! Est-ce que...

PAUL

Mais ce n'est pas vrai ! Tu n'aurais pas...

FÉROU, *se ruant vers elle.*

Répondez, voyons, répondez !

JACQUELINE, *le retenant.*

Férou, ce n'est pas possible.

PAUL

Non, non, ce n'est pas possible. Julia, réponds-nous, jure-moi que non.

FÉROU

Parlez, mais parlez donc. Dites...

JULIA, *tombant à genoux.*

Eh bien ! oui, les papiers, les lettres du maréchal, je les ai livrés.

PAUL, *tombant sur la chaise
près de la table ronde.*

Ah ! malheureuse !

FÉROU, *empoignant et brandissant la chaise
qui est près de la cloison.*

Coquine, va !

JACQUELINE, *lui barrant le chemin.*

Férou, je t'en supplie. C'est une femme.

FÉROU

Non, c'est un traître, c'est un Judas. Ces êtres-là ne comptent plus dans l'humanité. On doit les écraser comme des bêtes.

JULIA, *se relevant.*

Ah ! c'est vous qui n'avez rien d'humain, vous qui ne comprenez pas, qui n'excusez pas !... Oui, je suis une misérable, c'est vrai. Oui, j'ai trahi. Oui, c'est infâme. Mais j'aurais fait plus encore pour le sauver. Ah ! je n'ai pas même réfléchi, ni hésité. J'étais folle, folle. Laissez-moi parler, laissez-moi. Je te jure, Paul, que tantôt, quand je t'ai demandé ce mot pour ton ami, je ne pensais pas à cette trahison. (*A Férou.*) C'est vous, vous, qui m'avez fait perdre la tête, avec votre exaltation insensée. C'est vous qui m'avez terrifiée avec cette idée qu'il allait mourir. Alors, je n'ai plus songé qu'à une chose, à son existence menacée, son existence dont vous faisiez fi comme de la vôtre, mais que j'aime, moi, plus que la mienne, plus que tout au monde. Je l'ai vu condamné à mort, traîné au dernier supplice. Je l'ai vu sur l'échafaud ! Lui ! lui ! Et je pouvais l'en arracher. Et je n'avais qu'à le vouloir. Et je ne l'aurais pas voulu ! Oh ! non, non, vous sentez bien que c'était plus fort que moi ! (*Elle se jette contre la poitrine de Paul.*)

FÉROU

Ah ! je vous laisse parler puisqu'il ne vous interrompt pas, lui ! Mille dieux !... Tu peux donc écouter tout ça sans rien répondre, toi ?

JACQUELINE, *à Férou.*

Il a pitié d'elle, tu comprends...

PAUL

Mais, Férou, je refusé de profiter...

FÉROU

Eh ! tu refuses, tu refuses !... Es-tu certain seulement qu'on te permettra de refuser ?

PAUL

Qui donc m'en empêcherait ?

FÉROU

Mais la police, parbleu !

PAUL

Pourquoi ?

FÉROU

Pourquoi ? Pour pouvoir déshonorer le nom du général Renaud, une de nos gloires. Ah ! sois tranquille, ils savent ce qu'ils font. Tu n'as pas pensé à ça, n'est-ce pas ? (*Montrant Julia.*) Ni elle non plus. Ni Jacqueline elle-même. Mais moi, je les vois venir. Les lettres du maréchal, c'est important pour eux, sans doute. Il y a une chose, toutefois, qui leur est aussi importante, sois-en sûr : c'est de faire croire que ces lettres ont été livrées par toi, c'est de montrer au public qu'il y avait parmi nous un traître, et que ce traître était le propre fils d'un brave anobli par l'Empereur. Et tu auras beau t'en défendre, le démentir, affirmer ta foi en plein tribunal, réclamer ta part de notre condamnation ; tout ça paraîtra de la frime, une comédie abominable, arrangée avec eux, puisqu'en fin de compte ils prouveront ton infamie en te laissant la vie sauve.

PAUL

Mon Dieu ! C'est vrai, pourtant. Je n'avais pas pensé à cela. Ah ! Julia, Julia, qu'as-tu fait ? Je ne peux pas même réparer ta faute. Mon déshonneur

est certain. De quelcôté que je me tourne, je ne puis y échapper. (*Il pleure sur la table.*)

JULIA

Mon Dieu ! il a peut-être raison.

JACQUELINE

Bien sûr, bien sûr.

FÉROU

Ah ! c'est ton avis aussi, à toi ?

JACQUELINE

Dame !

FÉROU à *Paul*.

Alors, vraiment, là, tu ne vois rien à faire ?

PAUL

Hélas ! c'est en vain que je cherche. Tu me l'as démontré toi-même, que mon déshonneur était irré-médiable.

FÉROU

Eh ben ! moi, je ne crois pas ! On peut parer le coup.

PAUL

Comment ?

FÉROU

Et ce qui m'étonne, c'est que tu n'y aies pas déjà pensé !

PAUL

J'ai la tête si bouleversée, tu comprends ! Mais parle, loi, parle. (*Il se lève.*)

JULIA ET JACQUELINE

Oh ! oui, oui.

FÉROU

Veux-tu t'en rapporter à moi ?

PAUL

Sans doute.

FÉROU

Tu ne t'en es pas mal trouvé, n'est-ce pas, il y a un an ? Eh ben ! Aujourd'hui, tu me remercieras encore, je t'en réponds. (*Il va vers la porte de gauche.*)

JACQUELINE

Où vas-tu ?

FÉRON

Laisse-moi faire. (*Se retournant vers Paul.*) Toi, petit, pendant les quelques minutes que vous allez rester seuls, tu ne sortiras pas d'ici, n'est-ce pas ? Je pourrais (*Montrant la porte de la cloison.*) fermer la porte. Mais, j'ai confiance en toi, tu ne t'en iras pas avec elle, j'en suis sûr.

PAUL

Je t'en donne ma parole, Férou.

FÉROU

Bien. (*Il sort par la porte de gauche qu'il referme derrière lui.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS FÉROU

JULIA, à Jacqueline.

Que veut-il faire ?

JACQUELINE

Je ne sais pas.

JULIA

Mais vous tremblez. Vous avez peur ! Oh ! moi aussi, moi aussi. (*Courant à Paul qui demeure immobile.*) Est-ce que tu devines, toi ?

PAUL

Je crois que oui.

JACQUELINE

Oh ! non, Paul, tu te trompes. J'y ai pensé comme toi, un moment. Mais ce n'est pas possible. Ce serait trop affreux.

JULIA

A quoi pensez-vous donc ? Pourquoi ne voulez-vous pas me le dire ? Paul, Paul, je ne comprends pas. Et cependant, je me sens épouvantée. Fuyons, je t'en supplie.

PAUL

Julia, j'ai donné ma parole.

JULIA

Oui, sans doute... mais... Jacqueline, vous, dites-lui que cela ne fait rien, qu'on l'a en quelque sorte forcé, qu'il n'avait pas le droit, qu'il n'est pas tenu d'obéir... que je ne le veux pas, que vous ne le voulez pas vous-même... Je vous en prie, je vous en prie, Jacqueline.

JACQUELINE

Eh ! ben !... Paul, mon enfant... Ecoute... En effet... peut-être... Ah ! je ne peux pourtant pas lui dire ça.

SCÈNE VII

LES MÊMES, FÉROU

FÉROU, *entrant par la porte de gauche.*

Ça y est.

(Paul se redresse d'un brusque tressaillement.)

JACQUELINE

Grand Dieu!

JULIA

Mais quoi? Quoi, enfin?

FÉROU

Voici. *(A Julia.)* Vous allez venir avec moi tout à l'heure chez le Maréchal. Il ne doit pas être arrêté encore. Il faut un décret de la Cour des Pairs pour mettre la main sur un Pair de France. Donc, nous pourrons le voir. Nous le préviendrons ainsi du danger qui le menace, et auquel il aura peut-être le temps de se soustraire. Mais surtout, surtout, nous lui dirons, vous lui direz, la vérité absolue, que c'est vous qui avez vendu ses lettres et que Paul n'y est pour rien et qu'il n'a pas trahi, et de la sorte l'honneur de Paul aura pour garant l'affirmation même du maréchal.

PAUL, *dont le visage s'éclaire.*

Ah! c'est là ton idée?

JACQUELINE

Mais oui, mais oui.

JULIA

Ah! monsieur Férou, quelle joie! Certes, j'irai avec vous, tout de suite, et je dirai en effet... Allons-y de ce pas. J'ai hâte d'y aller, de donner la preuve.

FÉROU

Tout à l'heure. (*Se retournant vers Paul et à voix presque basse.*) Et toi, mon petit, tu trouveras par là de quoi faire que cette preuve en soit une, une vraie. La seule. Adieu. (*Lui serrant la main.*) Tiens, Jacqueline, verse-nous un verre d'eau-de-vie, que nous trinquions ensemble, une dernière fois.

JULIA

Une dernière fois, que dit-il?

FÉROU

Eh ben! Jacqueline, tu ne m'as pas entendu?

JACQUELINE, *allant à la cuisine chercher une bouteille et deux verres.*

Si, si. J'y vais. Ah! mon Dieu! mon Dieu! Je comprends.

JULIA

Pourquoi une dernière fois, monsieur Férou? Que ferez-vous donc après cette visite au maréchal?

FÉROU

Après? Ah! je n'en sais rien, mademoiselle. Après, Jacqueline et moi!... Après!...

JACQUELINE, *qui a posé les verres sur la table en les remplissant.*

Voici, Férou. Mais est-ce que vraiment tu veux...

FÉROU, *prenant un verre.*

Verse, verse donc! (*A Paul.*) Et au souvenir de ton père!

PAUL

Oui, oui. (*Il boit.*)

FÉROU

Pourquoi trembles-tu? Ne crains rien. Tu ne souffriras pas. Les pistolets sont bien chargés. (*Il s'assoit.*)

JULIA, *à Jacqueline.*

Hein? quoi? Que lui dit-il tout bas?

JACQUELINE

Non, il n'a pas dit ça. Vous avez mal entendu.

JULIA

Ah! si, si, j'ai entendu. (*A Férou.*) Mais c'est abominable! C'est de la barbarie! Vous voulez qu'il se tue. Ah! si vous croyez que je le laisserai faire! Paul, Paul, ne l'écoute pas! Ta vie m'appartient, je veux que tu vives, je te défends de l'écouter.

PAUL

Ah! Julia, pourquoi me parler ainsi?

JACQUELINE, *à Férou.*

Férou, je t'en supplie. Il ne faut pas, en effet, ce

serait horrible. Lui, mon enfant, mon pauv' petit! Puisqu'il n'est pas coupable, puisque ce n'est pas sa faute.

FÉROU

Si, Jacqueline, c'est de sa faute. Il n'avait qu'à ne pas aimer cette femme. J'avais bien dit qu'elle nous porterait malheur. Il en est venu à lui confier son honneur. Elle l'a sali. Eh bien! il n'y a plus que son sang à lui qui puisse laver ça. Ah! vous croyez donc, vous autres, que ça ne me crève pas le cœur de lui donner l'ordre que je lui donne. Ah! si je pouvais me tuer à sa place. Mille dieux!... Mais non. Allons, allons! J'en ai assez dit. Si tu es un homme de cœur, si tu as du sang dans les veines!...

JULIA, *sanglotant contre la cloison.*

Ah! cet homme est cruel.

FÉROU

Eh! c'est vous qui êtes cruelle. Vous voyez bien qu'avec vos cris, vos larmes, vous lui ôtez le courage. Sans vous, il n'hésiterait pas ainsi.

JULIA

Et sans vous il me suivrait.

FÉROU

Eh bien! laissons-le se décider tout seul, soit! Qu'il n'entende ni votre voix, ni la mienne! Je m'en rapporte à sa conscience. Paul, va dans cette chambre. À côté des pistolets, tu trouveras le brevet de comte de ton père. Ses états de services y sont inscrits. Lis

ces titres d'honneur qui rendent son nom immortel. Tu trouveras aussi la croix. C'est celle que l'Empereur lui-même lui attacha sur la poitrine le soir de la bataille d'Olmütz. Tu lui demandera conseil à elle. Va.

PAUL

Ah! comme le cœur me bat. (*Il va vers la porte de gauche.*)

JULIA, de loin.

Paul, Paul, je t'en supplie. (*Se jetant dans les bras de Jacqueline.*)

FÉROU, prenant la position du salut militaire.

Paul Renaud, comte d'Olmütz, je vous salue!
(*Paul sort par la porte de gauche.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MOINS PAUL

JULIA, que Jacqueline retient.

Laissez-moi, laissez-moi, Jacqueline, que je lui dise encore...

FÉROU

Je ne lui dis plus rien, moi, mademoiselle. Observez loyalement nos conventions. Taisez-vous. Emmène-la, Jacqueline. (*Montrant la porte de la cloison.*) Il ne doit pas entendre même vos sanglots.

JACQUELINE, l'entraînant.

Oui, oui, venez. Je vous en prie. Cela vaudra mieux.

JULIA, *la suivant.*

Vous avez pitié de moi, Jacqueline. (*En arrivant dans la cuisine, elle se laisse tomber sur la chaise où elle reste accablée. Jacqueline, debout près d'elle, lui tient la main. La cuisine est dans l'obscurité.*)

FÉROU *va fermer la porte et revient, s'arrête près de la porte de gauche.*

Ah! oui, c'est dur tout de même. Le pauv'petit. (*Il s'assied près de la table ronde, se verse un verre d'eau-de-vie et le boit.*)

JULIA, *à Jacqueline.*

Il me semble toujours que je vais entendre...

JACQUELINE

Non, vous voyez bien. Il réfléchit.

JULIA

Oh! s'il réfléchit, il est sauvé.

FÉROU *se levant; revenu près de la table, il boit coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie.*

Eh bien! Qu'est-ce que je fais donc, moi? V'là que je bois encore (*Il s'essuie les yeux du revers de sa manche.*) Voyons, voyons, Férou! J'ai eu tort de boire comme ça. Je n'ai plus l'habitude de boire. Ça me tourne la tête (*Il s'assied sur la chaise près de la cloison.*) Ah çà!... rien! rien! Est-ce que... Mille dieux! Si c'était un lâche!

JULIA, *à Jacqueline.*

On dirait que Férou lui parle. Vous n'entendez pas?

JACQUELINE

Non, il se parle à lui-même.

FÉROU

Mais alors, alors, si c'était un lâche! Je lui ai pourtant dit tout ce qu'il y avait à lui dire. Je ne sais plus, moi. Je suis au bout de mon devoir. Quoi! il s'en irait donc avec elle! Qu'est-ce qu'il deviendrait? A quelles infamies descendrait-il après celle-là?

JULIA, à Jacqueline en se levant et tendant l'oreille près de la porte.

Écoutez, écoutez!

JACQUELINE, prêtant l'oreille aussi.

On ne distingue rien.

FÉROU

Et mon serment, de veiller sur le petit comme sur un drapeau! Oui, mais... Ah! Renaud! Renaud, qu'est-ce que tu ferais à ma place? Je veux bien remplir ma consigne, quelle qu'elle soit. Seulement, je ne la connais plus à cette heure. Je me demande... Donne-la moi, au moins, cette consigne. Renaud, dis-moi quelque chose, ne me laisse pas vouloir tout seul. Il faut me parler. Il faut que je sache... Je ne t'ai pas promis d'aller jusque-là. Qu'est-ce que je t'ai promis, voyons? V'là que je ne me rappelle plus. Ma tête est comme égarée. Il me semble que je suis dans un rêve. Des nuages passent devant mes yeux. Là, là, dans l'obscurité... Est-ce toi, Renaud? Est-ce toi? Ne t'en vas pas. Reste. (*Poussant un grand cri.*) Ah! (*A ce moment, au lieu de la muraille du fond sur laquelle Férou a les yeux fixés tournant le dos au public, apparaît à*

Férou, dans une hallucination, la scène finale du premier acte telle que l'ont vue les spectateurs, et l'on entend la voix du général qui dit : Par tous les moyens tu entends, Férou, par tous les moyens. La vision s'évanouit brusquement et Férou se dresse puis marche vers la porte de gauche en s'écriant) : Merci, Renaud. Je comprends, je comprends. J'obéis. (Il pousse la porte de gauche; la scène reste vide.)

JULIA, à Jacqueline.

On n'entend plus rien. (*Elle s'assied sur la chaise.*) Ah ! Paul vivra !

JACQUELINE, lui prenant la tête dans ses mains.

Où, oui.

FÉROU, à la cantonade, dans la chambre de Paul.

Eh bien ! tu n'es pas décidé ?

PAUL, à la cantonade.

Pardon, Férou, pardon. Je ne peux pas, je ne peux pas.

FÉROU

Alors, tant pis !

(*On entend un coup de pistolet.*)

JULIA, sursautant.

Mon Dieu ! (*Elle enfonce la porte de la cloison et se précipite dans la grande pièce en même temps que Férou y entre par la porte de gauche.*) Il s'est tué !

FÉROU

Oui.



JULIA, *traverse la scène en courant et entre par la porte de gauche en criant :*

Paul ! Paul ! Paul !

JACQUELINE, *qui l'a suivie, à Férou en lui prenant la main.*

Férou, tes mains tremblent, tu as des yeux de fou. Il ne s'est pas tué, ce n'est pas vrai. C'est toi... qui l'as tué!...

FÉROU

Tais-toi, Jacqueline. Personne que nous deux ne peut savoir que le général Renaud, comte d'Olmütz, un des preux de la Grande Armée, un homme qu'aimait ton père, a eu pour fils un jean-foutre.



RIDEAU